

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

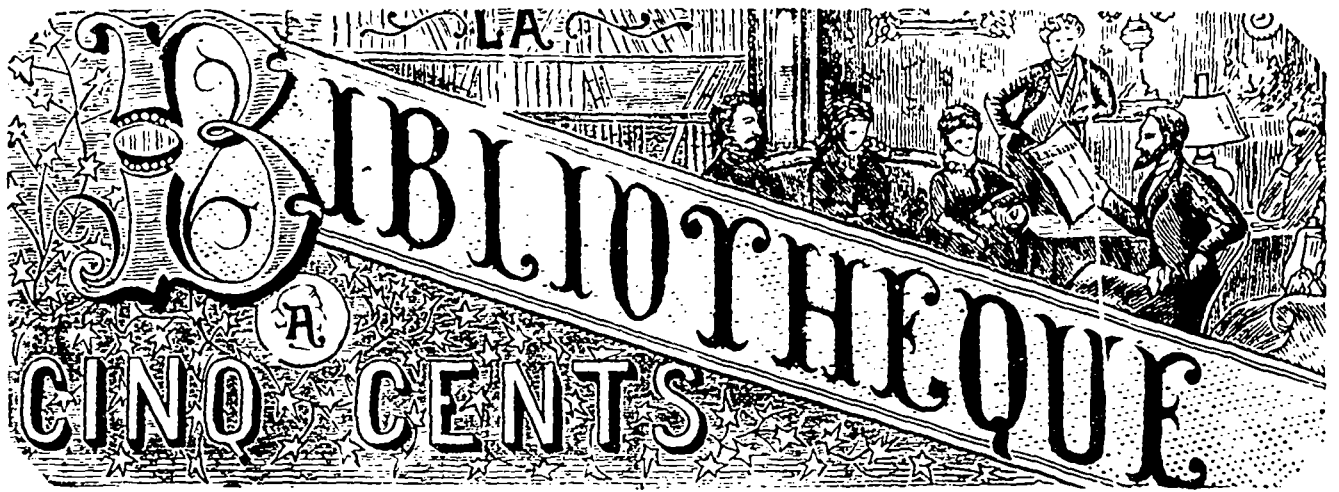
- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:      **Pagination continue.**

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

LA BIBLIOTHÈQUE  
CINQ CENTS



Publiée par Poirier, Beausette & Cie, 69, rue St-Jacques.

Vol. VI

{ PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL, 25 OCTOBRE 1888

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 3

# UN HEUREUX DENOUEMENT

Dixième et Dernière Partie du CHEMIN DES LARMES



Deux gendarmes avaient mis pied à terre. Ils frappèrent à la porte avec la poignée de leur sabre. (Page 59)

# UN HEUREUX DENOUEMENT !

Dixième et dernière partie du CHEMIN DES LARMES

## I

NOUVEL EXPLOIT DE MIRO

A l'heure où Etienne Denizot causait avec le juge d'instruction du parquet de Grenoble, lui racontant la douloureuse odyssee de la comtesse Paule, un homme à l'allure inquiète marchait lentement dans une rue peu fréquentée de la ville, la tête inclinée sur sa poitrine et paraissant absorbé dans ses pensées.

Cet homme était le comte Maxime de Verdraine.

On aurait pu le prendre pour un fiévreux, un malade redoutant fort les vents des montagnes alpines, car il avait relevé le collet de son pardessus de gros drap et enfoncé sur ses yeux et ses oreilles son chapeau de feutre mou aux larges bords.

Il prenait évidemment des précautions pour ne pas être reconnu dans cette ville de Grenoble où il avait tenu autrefois le haut du pavé et où il était maintenant méprisé de tout le monde.

Mais quoiqu'il fût vieilli de vingt bonnes années et malgré le soin qu'il mettait à éviter les regards des passants, une femme âgée, qui venait en sens inverse et allait se croiser avec lui, le reconnut. Elle s'arrêta brusquement et laissa échapper un cri de surprise. Le comte s'arrêta aussi en reconnaissant la vieille Marianne.

— Ah ! monsieur le comte, fit-elle, c'est vous, c'est vous que je revois !

— Vous me revoyez, Marianne, bien changé, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur le comte, bien changé, dit la vieille servante, avec des larmes dans la voix.

— Ah ! ça, fit-il, vous n'allez pas pleurer, je pense. Je suis heureux de vous avoir rencontrée, Marianne ; j'ai besoin d'un renseignement et vous allez sans doute me le donner.

— Oh ! oui, si je le peux...

— Mais nous ne pouvons pas causer ainsi au milieu de la rue sous les regards des curieux.

En parlant il avait pris le bras de la servante ; il l'entraîna sous le porche d'une vieille maison inhabitée et tous deux se dissimulèrent dans un angle, derrière un pilier.

— D'abord, reprit le comte, dites-moi ce que vous faites maintenant.

— Comme toujours, je suis domestique, monsieur le comte ; malgré mon âge, j'ai pu me replacer dans une maison bourgeoise. Monsieur le comte sait sans doute, que quelques jours après son départ de Grenoble, Mme la comtesse a quitté la ville et est allée demeurer aux Bergères avec les enfants. Ah ! ma pauvre chère maîtresse a bien souffert, bien pleuré !... Malgré tout, nous étions assez tranquilles aux Bergères quand M. de Miray s'est imaginé, par méchanceté contre Mme la comtesse, d'acheter la ferme et le domaine de Verdraine.

Quel vilain homme, monsieur le comte, quel homme affreux que M. de Miray ! Il voulait... non, je n'ose pas vous dire ce qu'il voulait... Mme la comtesse avait une telle peur de lui qu'elle s'est sauvée des Bergères la nuit, oui, monsieur le comte, la nuit, et à pied avec Georges et Edouard, les pauvres mignons !

— Je sais cela, dit le comte sourdement.

— Je n'ai jamais vu un homme aussi furieux que l'a été M. de Miray quand il a appris que Mme la comtesse était partie. Il s'est mis à sa poursuite ; mais heureusement il ne l'a pas trouvée.

— Croyez-vous donc, Marianne qu'il l'aurait tuée ?

— M. de Miray est capable de tout.

Le regard du comte eut un éclair sinistre.

— Moi, monsieur le comte, continua la servante, je suis

encore restée deux jours aux Bergères, et j'y serais restée plus longtemps, dans l'espoir d'avoir des nouvelles de Mme la comtesse et des enfants, si M. de Miray ne m'avait dit, comme un sans-cœur et un brutal qu'il est :

— Toi, la vieille, on n'a que faire de toi ici, va-t-en ?

Je suis revenu à Grenoble, et, comme je l'ai dit à monsieur le comte, je me suis replacée. Mais je n'ai plus entendu parler de Mme la comtesse et des enfants ; j'ai vu Verdret il y a trois jours, lui et sa femme sont aussi sans nouvelles. Je suis très inquiète, très tourmentée. Je pense à eux sans cesse : il y a des jours où je pleure tout le temps ; la nuit, j'ai toutes sortes de vilains rêves.

La pauvre vieille s'était mise à pleurer, ne pouvant plus retenir ses larmes.

M. de Verdraine était devenu très sombre ; il avait comme des frémissements de colère, et sa main, dans une de ses poches, serait fiévreusement la crosse d'un revolver.

— Monsieur le comte, demanda Marianne, pouvez-vous me donner des nouvelles de Mme la comtesse et des enfants.

— Non, répondit-il d'une voix creuse, je ne sais pas plus que vous ce qu'ils sont devenus.

— Ah ! voyez-vous, monsieur le comte, rien ne m'ôtera de l'idée qu'il est encore arrivé malheur à ma pauvre maîtresse... Mais c'est donc dans la vie toujours, toujours les mêmes qui sont malheureux !

— Chacun l'est à son tour, répliqua le comte d'un ton farouche, et il y a un châtimement pour les infâmes qui ont fait souffrir les innocents.

La vieille servante ne comprit pas ce que voulait dire son ancien maître ; mais, étonnée, elle le regarda : le visage du comte avait une expression si terrible qu'elle frissonna.

Après un silence M. de Verdraine reprit :

— Marianne, quand vous m'avez rencontré je me rendais chez M. de Miray, mais sans savoir s'il est en ce moment à Grenoble.

— Est-ce bien vrai ? s'écria la servante avec stupeur, monsieur le comte allait chez cet homme !

— Il n'y a à cela rien de surprenant. M. de Miray n'a-t-il pas été mon ami, mon meilleur ami ?

— Lui, votre ami, votre meilleur ami ! Ah ! il vous l'a fait croire...

— Allons, allons, dit le comte, prenant le ton de la plaisanterie, je vois que vous n'aimez pas M. de Miray ; mais moi je n'ai aucune raison de lui en vouloir, à ce cher baron qui, maintes fois, m'a rendu des services d'ami. Il faut que je le voie aujourd'hui même, nous avons des affaires sérieuses à régler ensemble.

— Vous ne le trouverez pas à son hôtel.

— Alors il n'est pas à Grenoble ?...

— Il n'y est pas.

— Où est-il ? Le savez-vous ?

— A son château de Verdraine, répondit Marianne avec un accent où il y avait en même temps des regrets et de la colère.

— Vous êtes bien sûre qu'il est à Verdraine ?

— Oui, monsieur le comte, et depuis une quinzaine de jours, je l'ai appris par le fermier des Bergères.

— Merci, Marianne ; voilà le renseignement que j'avais à vous demander. Je suis pressé, je vous quitte... Vous êtes toujours la même ; vous n'êtes pas changée, vous. Allons, ma pauvre Marianne, bon courage et bonne chance.

M. de Verdraine s'éloigna et bientôt s'enfonça dans une ruelle où il disparut.

La vieille servante était restée toute surprise de la façon brusque dont son ancien maître l'avait quittée.

— Ah ça ! murmura-t-elle, il ne sait donc pas quel vilain homme est M. de Miray ? Il s'imagine peut-être que son cher baron va lui rendre Verdraine et les Bergères. Vous verrez comme vous serez reçu, monsieur le comte. Ah ! vraiment, il y a des hommes qui sont bêtes !

Après avoir quitté M. Daubrun et avant de revenir chez lui, à l'hôtel des Alpes, Etienne voulut savoir où était l'hôtel

de Paris ; on lui indiqua la rue où il se trouvait, et il s'y rendit afin de se familiariser un peu dans une ville qu'il ne connaissait point. Ayant vu l'hôtel de Paris, il se dirigea enfin vers celui des Alpes tout en étudiant son chemin afin de ne pas s'égarer à travers les rues et les ruelles, quand Mercédès lui ayant annoncé son arrivée, il se rendrait auprès d'elle.

Miro, nous le savons, était resté dans la chambre. Il n'avait point paru contrarié de ne pas sortir avec Etienne ; mais au lieu de rester couché comme un chien paresseux, il aurait certainement préféré se promener dans la ville, et peut-être lui eût-il été particulièrement agréable, malgré le balai d'un valet peu endurant, de faire une visite à l'hôtel de Verdaine où il avait passé de si beaux jours.

Tantôt dans une position, tantôt dans une autre, mais toujours étendu sur le parquet, Miro se disait peut-être que les temps étaient bien changés, et que cette chambre dans laquelle il était enfermé ne ressemblait guère aux appartements somptueux et vastes de l'hôtel et du château de Verdaine.

Mais Miro était un chien philosophe, sachant se contenter de tout, prenant le temps comme il venait ; l'adversité n'avait pas aigri son caractère. Toutefois, s'il eût été un penseur, il aurait fait de tristes réflexions sur les vicissitudes de la vie.

Les malheurs de ses maîtres, dont il avait pris sa part, l'avait vieilli, mais il n'avait rien perdu de son intelligence extraordinaire, de son flair merveilleux ; il était toujours le chien qui, sur la route de Saint-Marcellin, avait reconnu le meurtrier de la petite Isabelle.

La porte de la chambre s'ouvrit. Miro fit : ouf ! leva la tête, regarda qui entrait et resta couché, un œil à demi fermé, l'autre grand ouvert.

C'était le garçon ; il venait débarrasser la table et enlever la grande terrine qui avait contenu la soupe dont le chien avait fait son déjeuner.

Miro connaissait ce garçon, il n'avait pas à s'inquiéter, mais à le laisser faire son service. Du reste, en signe de bonne amitié, le garçon crut devoir flatter le chien, en lui passant la main sur le dos, en lui frottant doucement les oreilles. C'était peut-être un peu trop de familiarité, mais Miro était un bon prince, il ne laissa point voir que les manières du garçon ne lui plaisaient pas absolument.

Le garçon se retira, emportant les objets qu'il était venu chercher, et Miro se retrouva seul.

Dans la chambre voisine on causait à voix basse ; mais les chiens, c'est connu, ont l'ouïe extrêmement fine ; Miro entendait et, sans en avoir l'air, écoutait attentivement. Comprendait-il ce qui se disait ? Nous serions tenté de le croire, car par trois fois sa tête se dressa brusquement pendant que ses yeux étincelaient.

La porte de la chambre s'ouvrit de nouveau et le même garçon reparut. Cette fois il tenait sur son bras les draps à mettre au lit et s'était armé d'un balai et d'un plumeau. Il venait faire la chambre. C'est ce que comprit parfaitement Miro, et il se dit sans doute qu'il allait être forcément dérangé et qu'il ne devait pas attendre pour se lever que le garçon lui dise : " Ote-toi de là."

Miro se leva donc. Du reste il était las d'être couché et quelque peu courbaturé. Il s'étira fortement et se mit à se promener de long en large pour achever de se dégourdir les pattes. Mais il trouva que l'espace manquait. Le garçon avait laissé la porte ouverte à moitié. Miro avança la tête hors de la chambre, regarda à droite et à gauche, hésita un instant, puis s'avança dans le couloir ; il alla jusqu'au fond, approchant indiscrètement son nez des portes. Continuant sa promenade, il revint sur ses pas, passa devant le numéro 10 et s'arrêta à la porte du numéro 8, qui était légèrement entrebaillée. Par l'ouverture, une douce et agréable odeur de viande bien assaisonnée arriva au nez de Miro. De la tête il poussa légèrement la porte qui, sans bruit, s'ouvrit un peu plus. Sa tête passa, puis le corps tout entier. Miro était

dans la chambre. Défiant comme tous les chiens qui se permettent une invasion sur le domaine d'autrui, il s'arrêta, et la tête haute, les narines agitées, ayant l'air de réjouir son odorat du fumet qui remplissait la chambre, il regarda un homme et une femme, qui ne l'avaient pas vu entrer, très occupés qu'ils étaient à savourer leur café.

Cet homme et cette femme, à qui Miro rendait ainsi visite, venaient de déjeuner, et à en juger par les reliefs encore sur la table, par les bouteilles qui avaient contenu le vin et par les flacons de liqueurs entamés, ils avaient fait un repas des dieux.

Ils étaient l'un et l'autre dans une douce gaieté voisine de l'ébriété.

Le regard de la femme tomba sur Miro.

—Tiens, dit-elle, un chien !

—C'est encore cette mâtine de servante qui a mal fermé la porte, dit l'homme d'un ton grognon ; qu'est-ce que c'est que ce chien ? qu'est-ce qu'il veut ?

—Oh ! ça se devine, répondit la femme, un os ou mieux encore un morceau de viande.

—Depuis dimanche que nous sommes ici, je ne l'ai pas encore vu ce chien.

—Il doit appartenir à quelque voyageur.

—Peut-être à ce monsieur qui est arrivé ce matin et qui loge au 10, à côté.

—Alors il vient nous voir en voisin.

—Mais regarde-le donc ; vois comme il fronce le nez. A-t-il l'air serin, planté ainsi sur ses pattes.

—Il n'est pas hardi.

—Il faut qu'il le soit pour s'être permis d'entrer chez nous.

—Il doit avoir faim, dit la femme.

Elle prit avec ses doigts un morceau de viande qui restait dans un plat.

—Chien, voilà pour toi ; allons, viens, viens.

Miro s'approcha. La femme lui présenta le morceau. Il détourna la tête.

—Hein, tu n'en veux pas ! Un si bon morceau, sans os !... En voilà un chien qui fait le difficile !

—S'il avait faim, sois tranquille, il ne ferait pas ainsi la petite gueule.

Les allures de Miro devinrent tout à coup singulières.

Il se mit à tourner autour de la femme, en la flairant.

—Ah ! ça, mais qu'est-ce qu'il a donc à me sentir ainsi ? fit-elle ; pourtant je n'ai rien sur moi... si j'avais joué ce matin avec une chienne, je comprendrais... Est-il drôle, ce chien, oui, il est vraiment drôle. Allons, laisse-moi, laisse-moi !

Elle se leva et essaya d'éloigner l'irrespectueux Miro.

Mais il n'en continua que de plus belle à la flairer, fourrant sa tête dans les plis de sa jupe. Elle finit par s'écrier :

—Mais il me fatigue ce chien ; va-t'en, va-t'en !

—Attends, dit l'homme en se levant à son tour, je vais avoir vite fait de nous en débarrasser.

Il saisit Miro par son collier pour le traîner hors de la chambre. Mais, avant, il eut la curiosité de lire ce qui était gravé sur la plaque du collier.

Aussitôt il poussa un oh ! étranglé, lâcha prise, se redressa et bondit en arrière.

Il était devenu très pâle, l'épouvante était dans son regard.

—Qu'as-tu donc ? lui demanda la femme.

—Ce chien... ce chien... balbutia-t-il.

—Eh bien, ce chien, est-ce qu'il est enragé ?

Il répondit d'une voix que la terreur faisait trembler :

—C'est Miro, le chien de la comtesse.

—Oh ! fit la femme, blémissant à son tour.

—Comment est-il ici ? Il faut croire qu'il nous a suivis ; chien maudit, il est capable de nous dénoncer, de nous livrer... comme l'autre.

—Tu me fais trembler !

—C'est bon, je vais lui faire son affaire.

Rapidement l'homme ouvrit le tiroir d'un meuble où il prit un couteau à virole à lame longue, effilée, tranchante.

—Tonnerre ! à quoi penses-tu ? dit-il à la femme d'une voix sourde, ferme donc la porte.

La femme se précipita vers la porte qui, à ce moment, s'ouvrit toute grande, poussée du dehors, et Etienne, qui venait d'arriver et cherchait Miro, apparut sur le seuil.

L'homme avait de nouveau saisi le chien par son collier et avait la main levée, prête à enfoncer la lame dans la gorge de l'animal, qui semblait ne point se douter qu'il fût en danger de mort.

D'un coup d'œil rapide jeté dans la pièce, Etienne vit ce qui se passait. Il poussa un cri terrible et ne fit qu'un bond. Avant que l'homme ait eu le temps de frapper, Etienne l'avait renversé, désarmé et le tenait sous son genou et à la gorge.

Miro, libre de ses mouvements, caressa celui qui venait pour la deuxième fois de lui sauver la vie ; puis, comme étonné, regarda les deux hommes, l'un dessous, l'autre dessus, prêt à porter secours à Etienne ; mais jugeant sans doute que son ami avait plus de force qu'il ne lui en fallait pour se défendre seul, il renonça à intervenir et, comme à la recherche de quelque chose, il se mit à fureter dans la chambre.

La femme, qui s'était jetée en arrière à la vue d'Etienne, était maintenant collée contre la muraille, les yeux écarquillés, tremblante comme la feuille, affolée de terreur.

Le cri poussé par le jeune homme avait attiré au même coup le garçon qui était encore dans la chambre à côté et une servante. Tous deux se tenaient dans le cadre de la porte, regardaient curieusement, avec une certaine émotion, mais sans pouvoir comprendre ce que cela signifiait.

—Laissez-moi, laissez-moi donc, vous m'étranglez, vous m'étouffez ! criait l'homme.

Etienne lâcha prise, se dressa debout et jeta sur la table le couteau qu'il avait arraché de la main l'individu.

Celui-ci se releva, soufflant comme un bœuf, et enveloppa le jeune homme d'un regard chargé de haine.

—Pourquoi vouliez-vous tuer ce chien ? lui demanda Etienne.

—Il est entré furieux dans cette chambre qui est la mienne, puisque je la paie, et il a voulu me mordre.

—C'est faux, vous mentez !

—Je vous dis qu'il a voulu me mordre.

—Non, vous aviez une autre raison pour vouloir égorger ce chien qui ne se défendait même pas. Ne me dites pas encore qu'il voulait se jeter sur vous, il est très doux et n'a jamais mordu personne.

—Vous le connaissez donc ce chien ?

—Je le connais certainement puisqu'il est à moi.

—Ah ! c'est votre chien !

—Oui, c'est mon chien, mon compagnon, mon ami.

—Je croyais avoir affaire à un chien perdu, errant ; mais du moment qu'il est à vous, c'est bien. Seulement gardez-le chez vous, votre chien, et ne le laissez pas rôder dans les chambres des voyageurs. Vous n'avez plus rien à faire ici, n'est-ce pas ? Emmenez votre chien et laissez-nous.

Etienne haussa les épaules et du regard chercha Miro qui, debout sur ses pattes de derrière, soulevait avec sa tête et grattait avec une sorte de fureur des vêtements accrochés à une patère.

—Viens, Miro, viens mon bon chien, lui dit Etienne.

Miro n'eut pas l'air d'avoir entendu ; il s'acharna après les hardes avec un redoublement d'énergie.

—Voilà qui est étrange, murmura Etienne.

—Mais emmenez donc votre chien ! s'écria l'homme avec un accent qui révélait une indicible angoisse.

La femme s'était affaissée sur un siège plus morte que vive.

Les domestiques étaient toujours sur le seuil de la porte.

L'homme voulut s'élançer sur le chien.

Etienne l'arrêta en le saisissant au collet.

—Mais je suis chez moi ici, j'y suis le maître ! hurla-t-il en se débattant.

La patère n'était pas solidement fixé au mur, les secousses que lui imprimait Miro achevèrent de la descendre et elle tomba tout d'un coup avec les vêtements qu'elle portait.

Aussitôt, avec sa gueule et ses pattes, Miro éparpilla au milieu de la chambre une jupe d'un gris sombre, un corsage de même couleur, un bandeau blanc, un béguin, une coiffecornette blanche et noire, un grand chapelet et une croix en métal blanc avec bordure d'émail noir. C'était un habillement complet de religieuse.

Etienne, frappé d'une clarté subite, tressaillit violemment.

Il n'en pouvait douter, cet habit de religieuse était celui que portait la misérable femme qui avait fait tomber la comtesse Paule dans le piège tendu par M. de Miray, et Miro l'avait découvert sans doute parce que, pendant toute une nuit, il avait touché le corps de sa maîtresse et qu'il était encore imprégné de l'odeur de sa chair.

Ce que venait de faire le chien ne pouvait d'ailleurs s'expliquer autrement.

Les yeux du jeune homme s'étaient enflammés et de l'homme son regard se porta sur la femme.

Tous deux avaient perdu contenance ; ils étaient atterrés.

—Qu'est-ce que c'est que ce costume de religieuse ? demanda-t-il d'une voix frémissante.

L'homme et la femme restèrent muets.

—Répondez, mais répondez donc ! s'écria le jeune homme d'un ton impérieux, menaçant.

—Occupez-vous de vos affaires, dit l'homme d'une voix mal assurée, les nôtres ne vous regardent pas.

—Ah ! vraiment, c'est là tout ce que vous trouvez à me répondre. Eh bien ! malgré que vos affaires ne soient pas les miennes, j'ai la prétention de vouloir y voir clair. Je vous ai demandé ce que c'était que ce costume de religieuse... Oh ! vous n'avez pas besoin de me regarder comme si vous vouliez me dévorer, je n'ai pas peur des loups. Mais vous ne comprenez donc pas, misérable, que votre silence et votre attitude vous dénoncent ?..

Vous êtes pris, vous et votre digne compagne ; je vous tiens, et vous ne m'échapperez pas ! Allons, bas les masques ! Vous êtes un bandit et cette femme une affreuse coquine !

Voyons, voyons, continua Etienne, devenant de plus en plus menaçant, cet habit de religieuse ne serait-il pas celui de la supérieure de la communauté de Saint-Joseph d'Alpérine ? Il y eut dans la gorge de la femme comme un râle.

L'homme jeta autour de lui des regards farouches.

—Misérables ! misérables ! exclama Etienne d'une voix tonnante et les yeux flamboyants, où est la comtesse de Verdraine ? Qu'avez-vous fait de la comtesse de Verdraine ?

Secoué par la peur, l'homme retrouva subitement son audace et devint furieux. Il poussa un rugissement de fauve et bondit vers la table pour s'emparer du couteau. Mais Etienne, qui avait l'œil sur lui et ne perdait pas un de ses mouvements, le repoussa avec une telle violence qu'il alla s'abattre contre la muraille.

La femme se roulait sur le parquet en proie à des convulsions réelles ou feintes.

Les deux domestiques ahuris regardaient toujours et restaient immobiles comme pétrifiés.

Etienne, sûr de sa force, le regard plein d'éclairs, tenant sa tête haute, était superbe, majestueux et en même temps terrible comme la vengeance.

L'homme se releva la face convulsée, violacée, les yeux injectés de sang ; il grinçait des dents, avait de l'écume aux lèvres.

Il se raidit sur ses jambes, dans l'attitude d'un lutteur, et on le vit prêt à sauter à la gorge de son ennemi. Mais d'un mouvement rapide, le jeune homme s'arma du couteau à virole et cria :

—Misérable, si tu fais un pas en avant, aussi vrai que je m'appelle Etienne Denizot et que tu es bandit, je te tue comme une bête féroce.

La menace produisit son effet ; au lieu d'avancer l'homme recula, en hurlant :

—A moi, à moi ! cet homme est fou, fou furieux !

## II

## L'ARRESTATION

La figure effarée de maître Brignon, le patron de l'hôtel des Alpes, se montra entre les épaules de son garçon et de sa servante. Derrière eux, dans le couloir, un groupe de huit ou dix personnes s'était formé.

L'homme vit que tout ce qu'il pouvait dire et faire serait inutile et il comprit qu'il était perdu.

— Mille tonnerres ! murmura-t-il d'une voix étranglée, se faire pincer ainsi, c'est trop bête.

L'hôtelier se décida à pénétrer dans la chambre.

— Mais quoi donc, quoi donc ? fit-il tout tremblant ; qu'est-ce que cela signifie ? Pourquoi cette dispute ? Vous allez faire une singulière réputation à l'hôtel des Alpes, une maison si tranquille !

Etienne seul était encore menaçant ; de plus le couteau qu'il avait à la main semblait justifier ces paroles de l'autre personnage : cet homme est fou, fou furieux !

Ce fut lui que le patron apostropha.

— Monsieur, lui dit-il d'un ton sévère, si j'eusse su ce matin que vous causeriez un pareil scandale, je ne vous aurais pas reçu, c'est une indignité, c'est honteux ! D'ailleurs, pourquoi vous êtes-vous permis d'entrer dans cette chambre ? Elle n'est pas la vôtre. Non, on ne se conduit pas ainsi, on n'a pas le droit de faire du tapage chez des voyageurs paisibles.

— C'est le chien qui est la cause de tout, dit la servante.

— Mais chassez-le donc, ce chien, chassez-le donc ! Jetez-le à la porte de l'hôtel.

— Qu'on ne touche pas à Miro ! s'écria le jeune homme avec autorité, je le défends !

— Monsieur, répliqua maître Brignon, on fera ici ce qui me plaira ; je suis le maître... Ah ! tenez, monsieur, ne me poussez pas à bout, sortez d'ici, sortez, je vous l'ordonne ; sortez à l'instant ou sinon...

— Que ferez-vous, monsieur Brignon ? demanda froidement Etienne.

— Je vais le faire tout de suite : Garçon courez chercher la garde !

— Garçon, répéta Etienne d'une voix qui sonna comme un clairon, courez chercher la garde !

— Oui, oui, crièrent plusieurs personnes, la garde ! la garde ! Le garçon partit en courant.

Etienne se rapprocha de l'hôtelier, qui, sans être un poltron, se recula.

— La garde, monsieur Brignon, dit le jeune homme, mais c'est la garde, c'est le commissaire de police, ce sont tous les magistrats de Grenoble que je réclame, que j'attends.

Je m'adresse à vous tous qui m'écoutez, continua-t-il d'une voix éclatante, et je vous dis : " Cette femme et cet homme que voilà sont des malfaiteurs de la pire espèce ; je les dénonce, je les accuse ! "

— Monsieur, répliqua le patron de l'hôtel, accuser ainsi les gens est chose grave ; vous ne savez pas où cela peut vous conduire. Prenez garde !

— Si je me trompe, monsieur, si je calomnie, je suis prêt à subir les conséquences de mon erreur ; mais je ne me trompe pas, je ne me trompe pas !... Je suis entré dans cette chambre parce que l'homme que voilà, avec ce couteau que je lui ai arraché de la main, voulait tuer mon chien. Et pourquoi le misérable voulait-il égorger Miro ? Parce que Miro reconnaissait en lui et en sa compagnie deux scélérats.

Ah ! ce n'est pas la première fois que Miro dénonce des bandits et les livre à la justice ; rappelez-vous l'Italien Jean Castori, rappelez-vous la petite Isabelle jetée dans le vivier du château de Verdraine.

— Quoi ! exclama Brignon, c'est là Miro !

— Oui, c'est là Miro, le chien de la comtesse de Verdraine. Et Miro ne se trompe pas, Miro ne peut pas se tromper !

Peu à peu, les personnes qui s'étaient d'abord tenues dans

le couloir avaient envahi la chambre et celles qui savaient comment Miro avait arrêté sur la route l'Italien Castori le racontèrent aux autres.

Bargoin et la fausse religieuse, car c'étaient bien les deux misérables que nous avons vus à Bellombe, étaient anéantis, écrasés.

Soudain un bruit de pas lourds retentit dans l'escalier et bientôt dans le couloir.

— La garde ! voici la garde ! crièrent plusieurs voix.

Et l'on fit place à un peloton de soldats commandés par un sous-officier.

Celui-ci entra dans la chambre avec deux de ses hommes ayant l'arme au bras.

— Qui devons-nous arrêter ? demanda-t-il.

Etienne s'avança et répondit :

— Moi, sergent, et cet homme et cette femme ; eux parce qu'ils ont commis un crime, moi parce que je suis leur dénonciateur. Sergent, je ne suis pas de Grenoble, je suis Bourguignon, premier adjoint au maire de la commune de Saint-Amand-les-Vignes ; j'ai sur moi des papiers qui établissent mon identité.

— Vous, monsieur Etienne Denizot, vous, ici ! s'écria le sous-officier.

— Vous me connaissez ? fit le jeune homme avec surprise.

— Mais oui, monsieur Etienne, mais oui... Je suis de Charmeroy ; depuis dix ans, mon père travaille à la ferme des Vignobles, que vous avez achetée ; je suis le fils Vauthier, monsieur Etienne.

— Ah ! mon ami, mon ami ! prononça Etienne vivement ému.

Et il tendit la main au sergent.

— Et vous voulez que je vous arrête, monsieur Etienne ? dit tristement le sous-officier.

— Oui, il le faut, c'est nécessaire ; et je vous demande de ne pas nous conduire au poste, mais au palais de justice, afin que nous puissions comparaître immédiatement devant le procureur de la République et devant le juge d'instruction.

L'accusation que je porte contre cet homme et cette femme est basée sur ce vêtement de religieuse que vous voyez jeté sur le plancher. Veuillez, je vous prie, en faire faire un paquet et on l'emportera.

Sur l'ordre de son maître, le paquet fut vite fait par le garçon d'hôtel et remis à un soldat.

Alors, au commandement du sous-officier, quatre soldats poussèrent Bargoin et sa compagne hors de la chambre. Derrière eux tout le monde sortit. L'hôtelier ferma la porte à double tour et mit la clef dans sa poche.

Les soldats et leurs captifs, Miro compris, furent bientôt dans la rue. On s'arrêta un instant devant le poste, qui n'était qu'à quelques pas de l'hôtel, et après quelques paroles échangées entre le sergent et un officier on se remit en marche sous les regards des curieux, pendant que maître Brignon, très rouge, très essoufflé, pérorait devant sa porte, sans pouvoir dire au juste de quoi il s'agissait à ceux qui l'accablait de questions.

Quand les prisonniers arrivèrent au palais, une foule s'était amassée derrière eux. On dit au sergent que le procureur était dans son cabinet en compagnie du juge d'instruction et qu'on était allé prévenir ces messieurs. On attendit.

Le juge d'instruction causait avec le chef du parquet de la stupéfiante révélation que lui avait fait le matin Etienne Denizot.

Tout de suite après que le jeune homme l'eut quitté, le magistrat s'était rendu au palais et avait fait appeler dans son cabinet deux agents en qui il avait pleine confiance. Ceux-ci, après avoir reçu les instructions du juge étaient immédiatement partis pour Verdraine.

M. Daubrun était resté dans son cabinet et avait étudié les pièces d'un volumineux dossier, jusqu'au moment où l'on était venu le prévenir que M. le procureur de la République, qu'il désirait voir, venait d'arriver à son cabinet.



M. Daubrun s'était rendu près de son supérieur, qui était aussi son ami, et, comme nous l'avons dit, il lui parlait de l'enlèvement de la comtesse de Verdraine, quand un huissier vint leur annoncer que des soldats amenaient une femme et deux hommes qu'ils avaient arrêtés à l'hôtel des Alpes.

—L'un de ces hommes, ajouta l'huissier, accuse l'autre homme et la femme d'avoir commis un crime, et, ce qui est fort étrange, c'est que cet accusateur est accompagné d'un chien qui serait celui du château de Verdraine, le fameux Miro.

—Miro ! Miro ! s'écrièrent en même temps les deux magistrats et en se dressant comme mus par un ressort.

Ils échangèrent un regard.

—Allons-nous les interroger immédiatement ? dit le procureur de la République.

—Ce serait mon avis, répondit le juge d'instruction.

—Huissier, dit le procureur, que quatre gendarmes aillent prendre les prisonniers et les amènent ici avec le chien. Allez, nous attendons.

Dix minutes après, quand les deux hommes, la femme et Miro furent introduits dans le cabinet du procureur de la République, le greffier du juge d'instruction était assis à une table, prêt à écrire.

Le chien reconnut aussitôt les magistrats ; il alla à eux et les caressa.

—Oui, Miro, oui, bon chien, tu nous reconnais ; c'est bien, reste tranquille, maintenant.

S'adressant à Etienne, le juge reprit :

—Comment, monsieur Denizot, c'est ainsi que vous vous faites prendre par la garde ; quel méfait avez-vous donc commis ?

—J'ai fait du bruit, monsieur, beaucoup de bruit à l'hôtel des Alpes, répondit le jeune homme, et la garde est intervenue, et je la remercie.

—Et à quel propos avez-vous fait ce tapage ?

Etienne tira de dessous son vêtement le couteau à virole, le déposa sur la table devant le greffier et raconta ce qui s'était passé.

—Messieurs, continua-t-il, en voyant le costume de religieuse éparpillé au milieu de la chambre par Miro, je n'ai pas douté un instant que cet homme et cette femme ne fussent les misérables qui ont enlevé Mme la comtesse de Verdraine. Je les dénonce, je porte plainte contre eux devant vous, je me fais leur accusateur.

L'habit de religieuse que cette misérable femme a revêtu pour se présenter devant Mme de Verdraine, à Bellombe, est tout entier dans ce paquet que j'ai apporté ici ; voilà les preuves de leur culpabilité ; je vais les étaler sous vos yeux.

Ce disant, Etienne avait ouvert le paquet et, l'une après l'autre, il jeta sur un divan les diverses parties du vêtement, que Miro se reur à flairer.

—C'est incroyable ! murmura le juge d'instruction.

—Merveilleux ! ajouta le procureur de la République.

—Ce que vient de nous dire ce voyageur est-il exact ? demanda le juge d'instruction, en s'adressant en même temps à l'homme et à la femme.

Ils ne répondirent pas.

—Votre silence est significatif ; M. Denizot a dit la vérité. Mais il vous accuse d'être les auteurs d'un lâche enlèvement, crime que la loi punit sévèrement ; qu'avez-vous à répondre ?

—Rien, répondit l'homme d'une voix sombre.

—Alors, vous ne vous défendez pas !

—Nous n'avons pas à nous défendre.

—Vous avouez donc que vous êtes les coupables ?

—Nous n'avouons rien.

—Comment vous appelez-vous ?

L'homme hésita un instant et répondit :

—Je me nomme Ernest Vicard.

—Où êtes-vous né ?

—Je l'ignore.

—C'est bien, dit le juge d'instruction, du moment qu'il ne

vous plaît pas de parler, je cesse de vous interroger. Je suis convaincu que vous mentez en disant que vous ne savez pas où vous êtes né, et nous apprendrons plus tard, sans être étonnés, que vous ne vous appelez pas Ernest Vicard. Une enquête va avoir lieu et nous verrons quel en sera le résultat.

M. Daubrun prit une plume et sur la table du greffier, il rempli rapidement les blancs d'un imprimé qu'il signa. C'était l'ordre d'écrouer le prévenu et de le mettre au secret.

Il frappa sur un timbre. Deux gendarmes parurent.

—Conduisez cet homme à la prison, dit le juge, en remettant le papier à l'un des gendarmes. Vous, prévenue, restez, ajouta-t-il.

Bargoin, dit Forestier, dit Vicard, fut emmené.

Le juge se tourna vers la femme.

—Je vous préviens, lui dit-il, que vous avez tout intérêt à dire la vérité, à ne pas chercher à égarer la justice ; si vous êtes sincère, si vous faites des aveux, il vous en sera tenu compte. Comment vous appelez-vous ?

—Ernestine Pacaud.

—Où est-vous née ?

—A Saint-Chamond.

—Quel âge avez-vous ?

—Trente-trois ans.

—Votre compagnon est-il votre mari ?

—Non.

—Alors il est votre amant ?

La femme baissa la tête.

—Expliquez-nous, reprit le juge d'instruction, la présence dans votre chambre, à l'hôtel des Alpes, de cet habit de religieuse.

—Il m'appartient.

—Je ne dis pas le contraire ; mais comment vous l'êtes-vous procuré ?

—Il m'a été donné à la prise de voile.

—Vous êtes réellement religieuse ?

—Je l'ai été, monsieur.

—Où cela ? à Alpérine ?

—Non, monsieur, à Saint-Chamond.

—Alors, vous avez, comme on dit vulgairement, jeté le froc aux orties. Il y a longtemps de cela ?

—Cinq ans.

—Pourquoi n'êtes-vous pas restée religieuse ?

—Je n'avais pas la vocation.

—Où avez-vous connu votre amant ?

—Dans mon pays.

—Je comprends, c'est lui qui vous a fait découvrir que la vie religieuse ne vous convenait point. Après vous avoir enlevée à votre communauté, où vous a-t-il conduite ?

—A Macon, d'abord, à Lyon ensuite.

—Comment avez-vous vécu ?

—Il travaillait.

—Que faisait-il ?

—Je ne sais pas.

—Vous cessez de dire la vérité. Mais passons. Votre amant s'appelle-t-il réellement Ernest Vicard ?

—Oui, monsieur.

—Je crois que vous mentez encore ; mais en ce moment, l'identité de votre amant nous importe peu. Depuis combien de temps êtes-vous à Grenoble ?

—Depuis huit jours.

—Arrivant de Lyon ?

—Oui, monsieur.

—Oh ! pas directement ; mais en faisant un assez long détour pour nous arrêter à Bellombe.

—Monsieur...

—Prévenue, c'est maintenant que je vous adjure de dire toute la vérité.

—Je n'ai plus rien à dire ; je ne répondrai plus à vos questions.

—Ernestine Pacaud, prenez garde ! Si vous voulez avoir droit à notre indulgence, parlez, parlez ! Ah ! vous ne savez

pas tout le mal qui peut être fait et que vous pouvez empêcher en faisant des aveux complets et immédiats.

On s'est adressé à vous et à votre amant, votre complice, et moyennant une somme d'argent probablement assez forte, vous vous êtes chargés d'enlever la comtesse de Verdraine. Cela, vous ne le niez pas, vous ne pouvez pas le nier. Vous avez revêtu votre costume de la communauté d'Alpérine, vous vous êtes présentée à la comtesse de Verdraine. Vous lui avez dit que le comte de Verdraine, dangereusement malade à Alpérine, n'ayant plus que quelques heures à vivre, demandait à la voir.

Trompée par vos manières, votre air pieux, votre langage mystique et l'habit que vous portiez, la comtesse a cru tout ce que vous lui disiez, et, ne pouvant soupçonner le piège que vous lui tendiez, elle vous a suivie. Ernestine Pacaud, où avez-vous conduit la comtesse de Verdraine ?

La misérable garda le silence.

—Comme M. le juge d'instruction, dit le procureur de la République, je vous promets que l'on sera indulgent pour vous ; mais répondez ; où est la comtesse de Verdraine ?

—Je n'ai plus rien à dire.

—Malheureuse ! mais l'on vous a donc payé bien cher le silence que vous vous obstinez à garder !

—Misérable femme, dit le juge d'instruction d'une voix vibrante d'irritation, vous espérez donc, vous et votre complice, que votre maître, celui qui vous a payés pour enlever la comtesse de Verdraine, vous arrachera des mains de la justice qui vous tiennent ? Eh bien, vous vous trompez ; si riche et si puissant qu'il soit, l'homme dont vous n'êtes que les vils instruments ne vous sauvera point, et lui-même, plus coupable encore que vous, sera puni sévèrement.

Sans doute, comme vient de le dire M. le procureur de la République, on a payé cher votre silence, et peut-être aussi vous a-t-on fait jurer de ne pas révéler le nom de l'homme dont vous avez été les agents. Mais son nom nous le connaissons, nous ne vous le demandons pas. Nous voulons savoir de vous où est la comtesse de Verdraine. Dites-le-nous. Où a-t-elle été conduite, où est-elle enfermée ?

La femme était pâle, troublée, très agitée, mais elle ne répondit pas. Elle avait pris la résolution de garder le silence. Les magistrats eurent beau la prier, la menacer, ils ne parvinrent pas à lui faire desserrer les dents.

Le juge d'instruction signa un nouvel ordre d'écrou et les gendarmes emmenèrent Ernestine Pacaud.

Etienne était dans la désolation. Quant aux magistrats, ils ne prenaient pas la peine de dissimuler leur contrariété, leur dépit.

Sans doute on arriverait à savoir où était la comtesse, grâce à la surveillance dont M. de Miray allait être l'objet ; mais cette surveillance pouvait n'avoir un résultat favorable que dans plusieurs jours, et l'on se rendait compte des mortelles angoisses que devait éprouver la victime.

Hélas ! n'y avait-il pas déjà trop de temps que la malheureuse comtesse avait été livrée à M. de Miray ? Ni Etienne ni les magistrats n'osaient se demander ce qui avait pu se passer dans la semaine qui venait de s'écouler.

—Monsieur Denizot, dit le juge d'instruction au jeune homme, M. le procureur de la République et moi nous partageons vos inquiétudes au sujet de la comtesse de Verdraine, et comme vous, nous voudrions sans retard sa délivrance. Cette après-midi, je ferai ramener devant moi Ernestine Pacaud. Elle aura réfléchi et peut-être se décidera-t-elle à parler. Espérons-le. Dans tous les cas, nous devons compter sur les deux agents à qui j'ai confié la mission de surveiller M. de Miray et qui sont maintenant arrivés à Verdraine.

Ce que nous ne pourrions pas savoir d'un côté, nous l'apprendrions de l'autre. Ayez confiance et espoir. Vous allez rentrer à votre hôtel et vous attendrez. Aussitôt que nous saurons quelque chose, vous serez averti.

Etienne prit congé des magistrats et, suivi de Miro, retourna tristement à l'hôtel des Alpes.

Une heure plus tard, Bargoin fut extrait de sa cellule et amené à l'hôtel, où une perquisition fut faite dans sa chambre. On ne fit aucune découverte intéressante. Une modeste somme de trois cents francs fut trouvée dans un tiroir. Si le faux ingénieur avait des lettres, des papiers compromettants, il les avait mis en lieu sûr avec les trente mille francs qu'il avait reçus de M. de Miray.

Si les deux misérables n'avaient pas tout de suite gagné la frontière, comme c'était leur intention, « près avoir touché la somme qui leur avait été promise, c'est que, persuadés que ni la justice, ni personne ne s'occupait de la disparition de la comtesse et que par conséquent ils n'avaient rien à craindre, ils voulaient, avant de disparaître, arracher encore une vingtaine de mille francs à M. de Miray. Celui-ci, en effet, s'était mis dans une situation qui ne lui permettait guère de se soustraire au *chantage*. Bargoin et sa maîtresse voyaient dans le baron millionnaire leur poule aux œufs d'or.

### III

#### NOUVEAU DRAME

Un événement terrible, que ni les magistrats ni Etienne ne pouvaient prévoir, allait changer la situation.

Nous avons vu le comte de Verdraine quitter brusquement la vieille Marianne.

Connaissant parfaitement la ville, le comte se rendit par des rues détournées chez un loueur de voitures et fit atteler un cheval à un tilbury pour qu'on le conduisit à Verdraine.

La voiture était légère, le cheval bon trotteur ; le trajet s'effectua en moins d'une heure et demie.

A l'entrée de l'avenue du château, le comte renvoya la voiture et marcha vers la grande grille sous une haute voûte de verdure formée par le rapprochement des branches de deux magnifiques rangées d'ormes séculaires.

Il sonna à une porte. Le concierge lui ouvrit.

Ce concierge, en fonctions depuis trois semaines seulement, ne connaissait pas le comte. Du reste, M. de Miray avait fait maison nette. De tous les anciens serviteurs du château, il ne restait plus que le maître-jardinier.

—Que veut monsieur ? demanda le portier.

—Voir. M. de Miray.

—Je ne crois pas que M. de Miray puisse vous recevoir ; il va sortir. Voyez, voilà son cheval sellé qui l'attend.

—M. de Miray me recevra quand même, je suis un de ses amis.

Le concierge n'avait pas reçu l'ordre de congédier les visiteurs. Il laissa passer le comte qui traversa la cour d'un pas rapide, tout en jetant un nouveau regard sur le cheval sellé qu'on venait de faire sortir de l'écurie et qu'un palefrenier tenait par la bride.

M. de Miray allait sortir, en effet, et, mystérieusement, par des chemins déserts, se rendre à la Tour-du-Moine.

Depuis la visite qu'il lui avait faite le lundi, il n'avait pas revu la comtesse. Nous savons qu'il avait prévenu sa prisonnière que, par mesure de précaution et de prudence, il laisserait passer quelques jours avant de revenir à la Tour-du-Moine.

Si grande que fût sa confiance dans les gens qui l'avaient servi, il n'avait pas été sans redouter certaines indiscretions ; d'autre part il avait craint que l'enlèvement de la comtesse ne donnât lieu à une enquête et que les soupçons ne se portassent sur lui, malgré le mystère dont lui et ses complices s'étaient entourés, malgré toutes les précautions qui avaient été prises.

Depuis cinq jours, il n'avait pas mis les pieds hors du château. Chaque matin il avait reçu d'un homme de confiance une lettre qui le renseignait sur tout ce qui se passait ou se disait à Grenoble. De plus il avait lu chaque jour les journaux avidement et non sans inquiétude. Mais ni les lettres ni les journaux ne parlaient de l'enlèvement. On ne savait rien à Grenoble. Si l'on s'inquiétait quelque part de la disparition de la comtesse de Verdraine ce n'était pas dans l'Isère.



M. de Miray avait donc vu ses craintes disparaître peu à peu ; il s'était tranquilisé. Maintenant il pouvait agir, mettre à exécution ses sinistres projets.

Il était bien décidé, cette fois, à avoir raison de toutes les résistances de sa victime. La comtesse serait à lui, il l'avait juré ; il posséderait cette femme fière et orgueilleuse dont les méprisants dédains n'avaient servi qu'à exciter les fureurs de sa passion.

Mais quels moyens emploierait-il pour s'emparer de la comtesse ? C'était son secret.

Il était sur une pente fatale où l'on ne peut plus s'arrêter. Il n'avait pas reculé devant un premier crime, il ne s'arrêterait pas devant un autre crime. Et il fallait qu'il fut bien résolu à tout oser, car il avait prévenu ses gens qu'on n'eût pas à l'attendre pour dîner le soir et que, très probablement, il ne rentrerait que le lendemain.

Il achevait de s'habiller ; son valet de chambre venait de lui attacher ses éperons ; il se regardait complaisamment dans une glace. Laid, il se trouvait beau ; serré, sanglé dans son vêtement, il croyait avoir fait disparaître son obésité ; commun dans ses manières, presque grotesque dans son allure, il se flattait de posséder toutes les distinctions.

Il ne manque pas de ces hommes qui ne peuvent jamais se voir tels qu'ils sont, qui s'extasient dans la satisfaction d'eux-mêmes et se grisent de leur personne.

M. de Miray renvoya son valet de chambre par ces mots :

—Allez dire que je descends à l'instant.

Le valet de chambre disparut, laissant la porte ouverte.

Le baron s'admira une fois encore, en jetant un dernier coup d'œil dans le miroir qui réfléchissait sa personne.

Il se retourna, laissa échapper un oh ! étranglé, et les yeux effarés, blémissant, il resta immobile comme cloué sur le parquet.

Le comte de Verdraine était devant lui, ayant sur les lèvres un sourire singulier.

Certes, l'apparition était foudroyante. La fameuse tête de Méduse ne pouvait pas produire un plus terrible effet.

—Eh quoi ! fit le comte d'un ton parfaitement calme, est-ce là le bon accueil que l'on fait à un ami après une si longue séparation ? Tu ne m'attendais pas, c'est vrai, cher ami ; mais ce n'est point là une raison pour me regarder comme un fantôme sorti de la tombe. Oh ! baron, baron, je croyais en entrant ici que tu allais me sauter au cou et tu ne me tends même pas la main !

—La surprise... l'émotion... la joie... balbutia de Miray.

—Oui, je comprends, l'émotion...

Le baron tendit sa main tremblante.

—Non, dit le comte, c'est trop tard, j'aurais l'air de t'avoir forcé à me prouver que tu es toujours mon ami. Il paraît que tu te disposais à sortir, j'ai aperçu ton cheval dans la cour et je te vois habillé, éperonné.

—Oui, en effet, je vais sortir.

—Une promenade ?

—Non, une visite, je suis attendu.

—Bah ! on t'attendra.

—Impossible de me faire attendre ; il faut que je parte, il le faut absolument.

—De Miray, tu vas me faire croire que ma visite te contrarie, que tu veux te sauver de moi.

—Mais non, au contraire ; d'ailleurs nous sommes gens de revue et demain, si tu veux...

—Demain, baron, est-ce que je sais où je serai demain ? Et toi-même, sais-tu où tu seras ? L'avenir n'appartient à personne ; un homme sage n'a le droit de compter que sur le temps présent. J'arrive de Paris exprès pour te voir, te faire connaître mes projets, mes pensées. Tu n'as pas le droit de me congédier comme un importun, tu remettras ta visite à plus tard et nous allons causer.

—Mais, comte, je t'assure...

—Peut-être as-tu peur que nous soyons surpris, qu'on vienne troubler notre conversation intime ; pour qu'on ne nous dérange point, il y a un moyen, tu vas voir.

Rapidement, de Verdraine ferma la porte, poussa le verrou, fit jouer la serrure et mit la clef dans sa poche, sous les yeux de M. de Miray stupéfait.

—Voilà, dit le comte, se rapprochant du baron. Avec ta permission, cher, je m'assieds et je t'invite à faire comme moi.

De Miray se remit à trembler, pour un peu, le comte aurait entendu claquer ses dents.

—Il sait tout, pensa-t-il, il vient me réclamer sa femme.

Il se laissa tomber lourdement dans un fauteuil.

—Maintenant, cher ami, reprit le comte, toujours avec le même calme froid, nous allons causer. Mais, d'abord, peux-tu me donner des nouvelles de ma femme et de mes fils ?

—Non, je ne sais pas... balbutia de Miray devenu vert.

—J'ai appris qu'elle avait quitté les Bergères, après que tu en fus devenu le propriétaire, pour retourner en Bourgogne ; ainsi elle ne t'a pas écrit, tu ignores si elle a été bien reçue par ses parents ?

—Je ne sais rien.

—En ce cas je comprends que tu ne puisses rien m'apprendre. Il paraît que Paule et ses enfants se sont mis en route à pied ; comment diable n'as-tu pas empêché la comtesse de faire une pareille folie ?

—Elle est partie la nuit, sans avoir prévenu personne.

—Mais pourquoi ?

—Je ne peux pas te dire... Une idée... la douleur, le chagrin.

—Oui, la douleur, le chagrin, prononça le comte sourdement. Mais c'est bien, laissons cela, n'en parlons plus, ce qui est fait est fait. Dans sa famille la comtesse de Verdraine retrouvera la tranquillité.

—Je me trompais, il ne sait rien, se dit de Miray.

Et il reprit son assurance.

—Voyons, dit-il d'un ton un peu rogue, qu'as-tu à me dire ?

—Mais, mon cher, je viens te remercier de tant de preuves d'amitié que tu m'as données.

—Me remercier ?

—Ton dévouement et ta générosité ont été admirables.

—Que veux-tu dire ?

—Comme je te reconnais bien ! Tu mets le comble à ta générosité en ayant l'air de ne pas te souvenir. Mais je n'ai pas oublié, moi, je me souviens, moi !... Ce billet, ce billet faux que tu as payé et retiré des mains du banquier... Il est vrai que tu m'avais dit de ne pas être inquiet, que tu retirerais ce fameux billet lorsqu'il te serait présenté ; mais quand l'échéance est arrivée, j'étais ruiné ou à peu près, et tu le savais. C'est beau ce que tu as fait, c'est noble, c'est grand !... Voilà de la véritable amitié !... Ah ! baron, baron, quand je pense que c'est à toi que je dois de ne pas être aujourd'hui sous les verrous, mordant au pain noir des prisonniers ! Baron, tu as une âme sublime !

De Miray ne put s'empêcher de tressaillir, tant il y avait d'ironie mordante dans l'accent et les paroles que le vicomte venait de prononcer.

De livide qu'il était tout à l'heure, il était devenu rouge comme un coquelicot.

Devinant que Maxime lui tendait un piège afin de le prendre en flagrant délit de mensonge, il répondit :

—Comte, ce n'est pas moi qui ai payé le billet.

—Hein ! ce n'est pas toi ?

—Il ne m'a pas été présenté.

—En vérité ! Mais qui donc l'a payé ?

—La comtesse de Verdraine.

—Elle, allons donc !

—Le banquier a reconnu que le billet était faux ; il a prévenu la comtesse sans m'avoir averti moi-même, et elle a payé.

—Avec quoi ? Elle n'avait pas d'argent.

—Elle n'avait pas d'argent, mais elle avait ses bijoux, qu'elle a vendus.

—La comtesse de Verdraine a vendu ses bijoux !

—Oui.

—Et quelle somme lui en a-t-on donné, le sais-tu ?

—Quarante mille francs, juste le montant du billet.

—Ah ! maintenant, je comprends pourquoi elle est partie à pied ; elle ne pouvait faire autrement. Mais, de Miray, comment ne lui as-tu pas donné au moins ce qu'il lui fallait pour son voyage ?

—Quand j'ai appris qu'elle avait vendu ses bijoux et qu'elle ne possédait plus rien, elle était partie.

Il y eut un moment de silence pendant lequel le comte ayant un mauvais sourire sur les lèvres tint de Miray pantelant sous la flamme de son regard.

—Dis donc, baron, reprit-il, quelle diable d'idée as-tu eue d'acheter Verdraine et les Bergères ?

Le châtelain interloqué ne trouva rien à répondre.

—Voyons, dis-le moi, insista le comte, pourquoi as-tu acheté Verdraine et les Bergères ?

—Pourquoi ? ...

—Oui, pourquoi ?

—J'avais un placement d'argent à faire, répondit de Miray, visiblement mal à son aise ; et puis, en pensant à ton grand-père, le marquis, à la baronne de Bressac, à toi, Maxime, je me suis dit que ce serait une honte de voir tomber Verdraine entre les mains d'un de ces orgueilleux parvenus qui cherchent à se décrasser en se frottant contre les murs de nos anciennes demeures seigneuriales. Voyons, ne vaut-il pas mieux que ce soit moi qui ait Verdraine que Flachaut, le gantier de Grenoble, qui voulait l'acheter ?

—M. Flachaut avait autant que toi le droit d'acheter Verdraine, car, lui aussi, est archi-millionnaire. Mais veux-tu que je te dise une idée qui m'est venue !

—Oui, dis.

—Eh bien, connaissant ta générosité, ton noble cœur, j'ai pensé un instant que tu avais acheté Verdraine et les Bergères tout simplement pour me les conserver, pour me les rendre.

M. de Miray sourit, si l'on peut appeler sourire grimacer horriblement.

—Oh ! rassure-toi, continua le comte, j'ai bien vite compris que mon idée était insensée : si grande que puisse être l'amitié elle a ses limites et ne saurait aller jusqu'au sacrifice de soi-même ; les choses de la vie réelle ne sont pas celles de la fiction. D'ailleurs, voudrais-tu, toi, millionnaire, n'ayant pour héritiers que des collatéraux que tu ne connais même pas, me faire présent, comme un prince des contes de fées ou des *Mille et une nuits*, de Verdraine et des Bergères, que je te répondrais : Non ! Ma vie est finie, je n'ai plus besoin de rien ! Je n'aspire plus qu'à une chose, baron, au repos de la tombe.

—Oh ! fit de Miray.

—Mon Dieu, oui, j'en suis arrivé là. Mais toi, baron, qui es de sept ou huit ans plus âgé que moi, ne trouves-tu pas que l'existence est un fardeau lourd à porter et que mourir tout d'un coup, frappé par la foudre, par exemple, serait une douce chose ?

—De Verdraine, avec tes paroles de l'autre monde, tu m'effrayes ?

—Ah ! et baron, aurais-tu peur de mourir ?

—Mais tu es fou ! décidément, tu deviens sinistre !

—De Miray, qu'est-ce que compte la vie d'un homme dans l'éternité ? Ce que compte une goutte d'eau dans l'océan. La vie n'est rien et ne vaut rien. Ecoute, nous avons assez vécu l'un et l'autre, trop même. Je veux aller voir ce qui se passe au-delà de la tombe, et comme j'ai pour toi la plus tendre amitié, j'ai résolu de t'emmener avec moi.

De Miray se dressa comme mu par un ressort, frissonnant, les yeux hagards.

—Es-tu fou, es-tu réellement fou ! s'écria-t-il éperdu.

Le comte s'était aussi dressé debout, le regard flamboyant, les lèvres crispées.

—Baron, dit-il d'une voix sourde, je veux mourir et je veux que tu meures avec moi.

—Au secours ! cria de Miray.

Et il voulut se jeter sur le cordon de la sonnette.

Mais d'un bond le comte se trouva devant lui, barant le passage. De Miray recula épouvanté. Il voulait crier encore. Il ne sortit de sa gorge qu'un son rauque, étranglé, pareil à un râle. La peur le paralysait.

Le comte tira de sa poche un revolver.

—Baron, dit-il d'un ton farouche, nous allons mourir.

De Miray recula jusqu'au fond de la chambre. Les yeux lui sortaient de la tête ; il n'avait plus figure humaine. De nouveau, il essaya de crier, d'appeler à son secours. Impossible.

Le regard du comte, d'une fixité effrayante, pesait si lourdement sur M. de Miray qu'il se courba, écrasé.

—Baron de Miray, reprit le comte, tu es un misérable et il n'y a que ton hypocrisie qui puisse égaler et même surpasser ta lâcheté. Allons, baron, allons, mets bas ton masque et laisse-moi te voir dans toute ta laideur morale et physique. Vraiment, baron, tu es affreusement laid et tu me fais horreur ! ... Oh ! misérable ! Et j'ai pu croire que cet homme était mon ami ! Mais es-tu un homme, de Miray ? Non, tu es, comme moi, une espèce de monstre à face humaine.

Pourquoi te disais-tu mon ami, pourquoi, quand tu n'étais qu'un ennemi perfide et lâche ? J'ai écouté tes paroles venimeuses, j'ai suivi tes pernicieux conseils et tu sais où ils m'ont conduit. Certes, je ne valais pas grand-chose, je ne reconnais ; mais tu as su détruire ce qu'il y avait encore de bon en moi.

Tu m'as poussé à abandonner ma femme et mes enfants, tu m'as fait rouler sur la pente fatale et jusqu'au bord de l'abîme où je suis arrivé. Tu voulais ma ruine, ma dégradation, mon déshonneur. Tu m'as fait commettre le crime de faussaire avec l'espoir que le nom de Verdraine serait flétri publiquement par une cour d'assises.

A tout prix, tu cherchais à te débarrasser de moi, afin de ne pas me voir apparaître tout à coup comme un vengeur. Car ce n'était pas assez pour toi de me perdre, il fallait que Paule et ses enfants fussent tes victimes. Tu voulais me prendre ma femme, tu voulais salir, déshonorer la comtesse de Verdraine. Mais elle t'a répondu comme tu le méritais, en te repoussant avec horreur, avec dégoût.

J'ai le droit de te crier : Misérable, qu'as-tu fait de ma femme et de mes enfants ?

C'est par peur de toi, c'est pour t'échapper que la comtesse de Verdraine s'est enfuie des Bergères. Et si tu ne sais pas ce qu'elle est devenue, je vais te le dire : A bout de force, mourant de faim, elle est tombée sur la route ; des saltimbanques l'ont recueillie, ne donnant plus signe de vie, et à l'heure présente, elle est morte peut-être.

Baron de Miray, s'écria le comte, d'une voix terrible, je ne te pardonne point, pas plus que je ne me pardonne moi-même ! Je te le dis une dernière fois, nous avons assez longtemps vécu ; je vais te tuer et je me tuerai après.

Il marcha vers M. de Miray prêt à faire feu.

Ce vi-ci, instinctivement, chercha un endroit pour s'abriter et un cri d'épouvante, rauque, horrible, s'échappa enfin de sa poitrine haletante.

Un rire sauvage, pareil à un sifflement de reptile, éclata sur les lèvres du comte, qui fit un nouveau pas en avant.

—Arrêtez, arrêtez ! cria de Miray.

—Baron, si tu as quelque chose à dire avant de mourir, parle, parle vite, car tu n'as plus une minute à vivre.

—Ah ! riposta M. de Miray, la tête perdue, il ne manque plus au comte Maxime de Verdraine que d'être un assassin !

—Tu l'as dit, baron de Miray, il ne manque plus que cela à ma vie. J'ai plongé des familles dans la douleur et le désespoir ; partout où j'ai passé, j'ai laissé des victimes ; je suis un faussaire, je suis un voleur, il faut que je sois un assassin !

M. de Miray chercha encore le moyen d'échapper à son ennemi, mais c'était impossible. Il ne pouvait être sauvé que par ses domestiques. De toutes ses forces, il appela :

—A moi ! à moi ! au secours ! à l'ass...

Il n'eut pas le temps d'achever le dernier mot, jeté entre

deux détonations. La première balle l'avait atteint à l'épaule, la seconde lui traversa le cœur. Il tomba foudroyé, les bras en croix.

Le comte se précipita vers la porte et l'ouvrit.

Il se trouva en face du valet de chambre et d'un autre domestique, qui accouraient aux cris de leur maître et au bruit des détonations. Ne sachant pas encore ce qui s'était passé, ils laissèrent le comte s'élaner dans l'escalier.

Mais tout en entrant dans la pièce, le valet de chambre vit son maître étendu sur le parquet dans une mare de sang et il se mit à crier :

—A l'assassin ! Arrêtez, arrêtez l'assassin !

Dans le vestibule, un troisième domestique voulut barrer le passage au meurtrier ; le comte le renversa, passa sur son corps et bondit hors du château, prêt à brûler la cervelle à quiconque tenterait de s'emparer de lui.

Il tourna à droite et se dirigea rapidement vers l'allée des ifs, suivi des yeux par trois hommes et une femme qui n'osèrent pas se lancer à sa poursuite. Dans l'allée des ifs, il vit un homme venir à sa rencontre. C'était le jardinier.

—Monsieur le comte, c'est monsieur le comte ! dit l'homme stupéfié.

Et il laissa passer son ancien maître.

Le comte arriva au bord du vivier. A l'endroit où la petite Isabelle avait été jetée dans la pièce d'eau par l'Italien Jean Castori, de Verdraine se mit à genoux, appuya le canon du revolver sur sa tempe droite et pressa la détente. La balle pénétra dans la tête, fit éclater le crâne et des morceaux de cervelle jaillirent de tous les côtés.

Le comte de Verdraine tomba dans le vivier, la tête et les bras en avant.

L'eau bouillonnante se referma sur son cadavre.

#### IV

##### LA DÉLIVRANCE

Il était cinq heures de l'après-midi. Le juge d'instruction, revenu au Palais-de-Justice, était dans son cabinet depuis une heure. Il avait envoyé chercher Ernestine Pacaud ; elle était devant lui, il l'interrogeait, appelant à son aide tout ce que sa parole pouvait avoir de persuasif afin de décider la prévenue à dire où la comtesse Paule était enfermée. Mais il y avait chez la coquine un parti pris de garder le silence et le juge se heurtait contre un entêtement qui le désespérait.

Vainement il pressait la misérable de question, elle se renfermait dans un mutisme absolu et c'était à grand peine qu'il parvenait à lui arracher un oui ou non.

Il avait usé de tous les moyens, et, forcé de reconnaître son impuissance, il allait faire reconduire la femme à la prison, lorsqu'on vint le prévenir que le brigadier de gendarmerie de Verdraine, venant d'arriver à Grenoble accompagné d'un de ses gendarmes, demandait à lui parler.

—Où est le brigadier ? demanda-t-il.

—Il est là, qui attend.

—Faites-le entrer.

Le gendarme parut. Il était très agité et très pâle. La sueur ruisselait sur son front.

—Brigadier, qu'avez-vous à me dire ? interrogea le magistrat : que se passe-t-il donc à Verdraine ?

—Monsieur le juge d'instruction, un drame horrible vient d'avoir lieu au château. M. de Miray a été assassiné par le comte de Verdraine qui l'a tué raide de deux coups de revolver.

M. Daubrun bondit sur ses jambes.

—C'est épouvantable ! exclama-t-il.

—Aussi, l'émotion est-elle grande dans la commune.

—L'assassin a-t-il été arrêté ?

—Le comte de Verdraine s'est fait justice lui-même, monsieur le juge d'instruction ; il s'est fait sauter la cervelle au bord du vivier, est tombé à l'eau, et, en ma présence, son ca-

davre a été retiré de la pièce d'eau. Je l'ai fait transporter dans une salle basse du château. Le juge de paix est sur les lieux ; après avoir constaté le crime d'assassinat et le suicide du meurtrier, il a reçu les dépositions des domestiques. C'est par son ordre que je suis monté à cheval pour venir vous avertir.

—C'est bien, brigadier ; tout à l'heure, j'instruirai M. le procureur de la République de cet affreux événement ; et ce soir même ou demain matin à la première heure, nous nous rendrons à Verdraine. Vous pouvez vous retirer.

Le brigadier sortit.

Le juge d'instruction était atterré. Il resta quelques instants silencieux, la tête inclinée, puis il se tourna brusquement vers la fille Pacaud, qu'une sorte de tremblement nerveux secouait de la tête aux pieds.

—Vous avez entendu, lui dit le magistrat ; M. de Miray est mort, le maître que vous avez si bien servi vient d'être assassiné par le mari de sa victime ; c'est la justice de Dieu qui l'a frappé. Songez maintenant au compte terrible que vous allez avoir à rendre à la justice des hommes, vous et vos complices, car vous êtes plusieurs dans cette grave affaire d'enlèvement.

Vous ne pouvez plus compter sur M. de Miray, et si vous lui aviez juré de ne faire aucune révélation vous voilà déliée de votre serment.

Ernestine Pacaud, prenez garde que la justice des hommes ne soit aussi impitoyable pour vous que l'a été celle de Dieu pour M. de Miray.

Ernestine Pacaud, une dernière fois, je vous adjure de me dire où est la comtesse de Verdraine ?

La misérable femme tressaillit violemment. Elle avait subitement perdu toute son assurance. Un instant elle avait eu la pensée que l'apparition du brigadier de gendarmerie pouvait être une ruse imaginée par le juge d'instruction ; mais l'émotion de celui-ci ne lui avait pas permis de douter longtemps de la vérité.

Or, la mort de M. de Miray mettait à néant toutes les combinaisons machiavéliques de Bargoin, son complice ; d'autre part les sévérités de la justice dont elle était menacée la décidèrent à parler.

Elle laissa échapper un profond soupir, eut encore quelques hésitations et répondit :

—La comtesse de Verdraine est à la Tour-du-Moine.

M. Daubrun ne put retenir un cri de joie et de triomphe.

Il traça rapidement quelques lignes et sonna.

Au gendarme, qui parut, il remit le papier qu'il venait de signer.

—Ernestine Pacaud, dit-il, on va vous reconduire à la prison, mais vous ne serez plus au secret ; il vous est tenu compte déjà des renseignements que vous venez de fournir à la justice.

Il fit un signe au gendarme et la femme fut emmenée.

Sans perdre une minute, M. Daubrun se rendit auprès du procureur. Ces messieurs ne restèrent pas ensemble plus de vingt minutes. Du cabinet du premier magistrat du parquet partirent plusieurs ordres :

Aller chercher deux voitures à quatre places, attelées chacune de deux bons chevaux.

Porter un pli cacheté à l'adresse de M. Etienne Denizot, hôtel des Alpes.

Commander à une brigade de gendarmerie de se tenir prête à partir au premier signal.

Etienne reçut la dépêche du parquet, signée Daubrun. Elle ne contenait que ces mots :

« Venez immédiatement au palais de justice, je vous attends. »

Le juge d'instruction ne tarda pas à voir le jeune homme entrer dans son cabinet.

Comme le matin, Etienne avait laissé Miro enfermé dans sa chambre.

M. Daubrun apprit d'abord à Etienne la mort tragique de M. de Miray, tué de deux coups de revolver par le comte de Verdraine, et le suicide de ce dernier.

Il lui dit ensuite qu'Ernestine Pacaud s'était décidée à sortir de son mutisme et avait fait connaître le lieu où la comtesse Paule était séquestrée.

—C'est dans la montagne, continua le magistrat, au milieu d'un site sauvage et presque continuellement désert. L'endroit se nomme la Tour-du-Moine. Il n'y a aucune culture dans ces parages désolés, depuis longtemps abandonnés aux fauves de nos forêts. Les grands bois de sapins commencent là, et ce n'est guère qu'en automne, au temps des chasses, que des hommes, des chasseurs, passent à proximité de la Tour-du-Moine. Comme vous le voyez, la prison de la malheureuse comtesse avait été bien choisie.

Dans quelques heures, Mme de Verdraine sera délivrée, car je vais me rendre à la Tour-du-Moine avec une escorte de gendarmes. La tour n'est pas à plus de huit lieues de Grenoble et il nous faudra moins de trois heures pour y arriver, malgré les pentes à gravir et le mauvais état des chemins.

Eh bien, monsieur Denizot, êtes-vous satisfait ?

—Oh ! monsieur, je ne sais comment vous remercie.

—Vous n'avez pas de remerciements à m'adresser ; il y avait une victime à défendre, j'ai fait ce que je devais, c'est-à-dire mon devoir. Mais dans quel embarras nous serions en ce moment, M. de Miray étant mort, si Miro ne vous avait pas fait découvrir la fausse religieuse et son complice ! Dans ce fait, nous devons reconnaître une manifestation de la Providence.

A ce moment, on vint prévenir M. Daubrun que les deux voitures qu'il avait commandées attendaient.

—Bien, dit-il. Les gendarmes peuvent se mettre en selle.

S'adressant à Etienne !

—Monsieur Denizot, venez-vous avec nous ?

—Je le désire vivement ; mais si vous y voyez un inconvénient...

—Je n'en vois aucun. Allons, venez, vous serez plus vite tranquille au sujet de Mme de Verdraine.

Les deux hommes et le greffier du juge d'instruction descendirent.

Dans la cour, les gendarmes étaient à cheval et près des voitures, deux hommes attendaient. C'étaient les agents que le magistrat avait envoyés à Verdraine et qui revenaient, n'ayant plus à remplir la mission dont ils avaient été chargés. Ils s'avancèrent vers le juge.

—Ah ! vous voilà, dit le magistrat, c'est bien ; il est possible que j'aie besoin de vous à la Tour-du-Moine où nous allons, je vous emmène, montez dans cette voiture.

Le juge d'instruction, le greffier et Etienne prirent place dans l'autre voiture.

On partit aussitôt.

Six heures sonnaient à l'horloge du palais.

En chemin il fut convenu qu'on ne parlerait point à la comtesse du drame de Verdraine. Ce ne serait que plus tard, quand elle serait à Saint-Amand, qu'on lui apprendrait la mort de son mari et celle de M. de Miray.

On allait la ramener à Grenoble ; mais où passerait-elle le reste de la nuit ? Les convenances ne permettaient pas à Etienne de la conduire à l'hôtel des Alpes et M. Daubrun, n'ayant pas chez lui une chambre disponible, ne pouvait lui offrir l'hospitalité.

—Monsieur, dit Etienne, j'ai l'espoir qu'à notre retour une personne qui est mortellement inquiète au sujet de Mme de Verdraine sera arrivée à l'hôtel de Paris. Cette personne, qui se nomme Mme Gardiane, est une amie de la comtesse et c'est près d'elle que nous devons conduire Mme de Verdraine.

—Nous n'avions là qu'une petite difficulté répondit M. Daubrun, la voilà levée. Si Mme Gardiane n'est pas encore arrivée, la comtesse prendra néanmoins une chambre à l'hôtel et y attendra son amie.

Il faisait encore jour quand on arriva aux ruines de la Chaumarde. La vieille tour grise et sombre apparaissait silencieuse au milieu des hauts murs qui avaient défendu autrefois l'abbaye et le château écroulés.

Comme nous l'avons dit, les murs étaient solides et n'avaient de brèche nulle part ; on ne pouvait pénétrer dans l'enceinte que par une seule porte de fer dont le géôlier de la comtesse avait toujours la clef sur lui.

Devant cette porte, M. Daubrun et ses compagnons descendirent de voiture.

Etienne mesura en frissonnant la hauteur du mur.

—Une prison fortifiée, murmura-t-il.

Deux gendarmes avaient mis pied à terre. Ils frappèrent à la porte avec la poignée de leur sabre.

On attendit un instant. A l'intérieur rien ne bougeait.

Les gendarmes frappèrent de nouveau et avec plus de force. Le bruit du fer contre le fer se répercutait au loin et il était impossible qu'il ne fût pas entendu de la tour.

Les coquins qui gardent la prisonnière nous ont vus arriver, dit M. Daubrun. Ils n'ouvriront pas.

Cependant, d'une voix forte, impérieuse, il cria :

—Au nom de la loi, ouvrez !

A la tour, toujours le même silence.

Etienne se sentait envahi par toutes sortes de craintes : une horrible angoisse le dévorait.

—Il est fâcheux que nous n'ayons pas apporté avec nous des pinces de fer et d'autres outils, dit un gendarme, nous aurions pu desceller les pierres de ces pilastres et renverser la porte ou faire une brèche au mur.

—Frappez encore ! ordonna le magistrat.

Trois autres gendarmes avaient mis pied à terre ; ils se joignirent à leurs camarades et tous ensemble frappèrent à coups redoublés. C'était un bruit à réveiller un mort. Ils ne s'arrêtaient un instant que pour permettre au juge d'instruction de répéter :

—Au nom de la loi, je vous somme d'ouvrir !

Tout à coup, répondant à la voix du magistrat, un cri traversa l'espace, puis aussitôt on entendit distinctement ces paroles, dites par une voix de femme :

—Je suis dans la tour, délivrez-moi, sauvez-moi !

—C'est elle, c'est la comtesse ! dit M. Daubrun.

—Mais les misérables sont capables de la tuer ! s'écria Etienne.

—Non, non, n'ayez pas cette crainte, dit le magistrat. Mais nous ne pouvons pas rester à ne rien faire ; puisque l'on refuse d'ouvrir, il nous faut assiéger la place.

Un des agents s'avança.

—A quatre kilomètres d'ici, dit-il, il y a un village où nous trouverons des échelles.

—Oui, répondit le juge ; seulement vous ne seriez pas revenu avant une heure et le temps presse. Ne peut-on pas essayer d'escalader ?

—J'y ai déjà pensé ; s'il n'y avait pas ce fossé, la chose serait facile. Mais peut-être mon camarade et moi pourrions-nous atteindre le haut d'un de ces pilastres. Sauter ensuite de l'autre côté ne serait plus qu'une affaire de légèreté et d'attention pour ne pas se casser les reins ou se briser les jambes.

—Essayez donc, dit le magistrat.

L'agent fit avancer un gendarme contre le pilastre ; deux des gendarmes qui avaient mis pied à terre tinrent solidement le cheval par la bride, pendant que le cavalier se dressait debout sur sa selle.

—Appuyez-vous contre la pierre et tenez-vous bien, dit l'agent.

Il mit le pied dans l'étrier, monta sur le cheval, puis grimpa sur les épaules du gendarme. Debout, sa tête arrivait à l'entablement du pilastre. L'autre agent se mit à grimper à son tour. L'essentiel était que le cheval ne remuât point et que l'on ne perdît pas l'équilibre.

L'entreprise assez difficile et quelque peu périlleuse réussit. Le second agent s'installa sur le haut du pilastre et aida son camarade à achever son ascension.

Etienne voulait s'élancer à l'escalade à la suite des deux agents, M. Daubrun dut employer toute son autorité pour l'en empêcher.

Dans la tour maintenant régnait un silence de mort, et ce n'était pas sans effroi que l'on se demandait ce qui pouvait se passer à l'intérieur de ce géant de pierre.

Cependant les agents, après s'être accrochés des mains au haut de la porte, se laissèrent glisser en bas. On entendit le bruit de leur chute. Ils se relevèrent aussitôt et tentèrent d'ouvrir la porte. Ils enlevèrent assez facilement une forte barre de fer fixée horizontalement en travers des larges panneaux ; mais il y avait l'énorme serrure à laquelle ils s'attaquèrent inutilement.

Alors chacun s'arma de son revolver, et ils marchèrent vers la tour avec précaution, ayant l'œil de tous côtés, car ils avançaient vers l'inconnu et avaient à craindre quelque surprise désagréable.

Toutefois ils arrivèrent à la tour sans être inquiétés. A l'intérieur, toujours le même silence.

La porte d'entrée de la tour était vieille, vermoulue, mal assise sur ses gonds branlants. L'un des agents l'enfonça d'un fort coup d'épaulé. Ils pénétrèrent dans une sorte de couloir n'ayant guère plus d'un mètre de largeur sur trois de profondeur.

A droite ils virent une porte entr'ouverte, ils la poussèrent et entrèrent dans une pièce carrée assez grande, au fond de laquelle ils aperçurent un homme debout, mais qui avait peine à se tenir sur ses jambes chancelantes.

C'était Romain, le geôlier de la comtesse. Le misérable était ivre ; mais il avait encore conscience de sa situation, de ce qui le menaçait, car il avait à la main un poignard qu'il brandissait, arme peu redoutable en ce moment, vu l'état dans lequel il se trouvait.

Cependant à la vue des agents il fit entendre un rugissement rauque et voulut se précipiter sur eux ; mais au lieu d'avancer, ses jambes sans ressort le firent aller à reculons et son dos fut heureux de trouver la muraille pour s'appuyer.

Dans toute autre circonstance, en voyant ce défenseur de la tour, les agents auraient eu un joyeux éclat de rire ; mais ils avaient autre chose à faire qu'à s'amuser d'un ivrogne.

Ils se jetèrent sur lui, le désarmèrent, l'étendirent sur le dos au milieu de la pièce et, pour plus de sûreté, lui mirent les menottes aux mains.

—Maintenant, dit l'un, laissons ce bandit se débattre, se rouler, se tordre et hurler tant qu'il voudra, ce qu'il nous faut trouver, c'est la clef de la porte, où se trouve-t-elle ?

Les agents se mirent à chercher partout. Mais la nuit venait, et dans cette chambre, mal éclairée, en plein jour, ils voyaient à peine.

Soudain, ils entendirent frapper à une porte qui se trouvait dans un enfoncement de la pièce.

—Hein ! qu'est-ce que cela ?

Derrière la porte, une voix de femme se fit entendre.

—Messieurs, dit-elle, la clef que vous cherchez doit être dans une des poches de mon mari. Vous trouverez aussi sur lui deux autres clefs. La plus petite de ces dernières est celle de la porte où je suis enfermée ; l'autre ouvre la porte de l'escalier de la tour où la dame est prisonnière.

Noémie parlait encore que déjà les agents s'étaient mis en devoir de fouiller l'ivrogne sur lequel ils trouvèrent, en effet, les trois clefs.

Ils commencèrent par délivrer la femme, qui s'élança hors de son cachot en poussant un cri de joie. Elle se heurta au corps de son mari.

—Ah ! le gueux, ah ! le brigand, fit-elle, il n'a pas volé ce qui lui arrive. Va, va, je ne te plains pas !

Sachant où étaient placés tous les objets, elle eut vite allumé une bougie.

L'homme ne bougeait plus, mais il grognait comme un dogue enchaîné, la bouche baveuse.

L'un des agents était allé ouvrir au juge d'instruction et aux gendarmes. Ceux-ci les uns à pied, tenant chacun son cheval par la bride, les autres à cheval, pénétrèrent dans l'enceinte à la suite de M. Daubrun et d'Etienne.

Les gendarmes avaient apporté des torches, ils les allumèrent.

Pendant ce temps, la porte de l'escalier de la tour avait été ouverte et Noémie et l'agent resté avec elle étaient montés à l'étage. Ils trouvèrent la comtesse à genoux, en prière.

La pauvre Paule avait cessé de crier, d'appeler, parce que du bas de l'escalier son geôlier l'avait menacée de monter et de la tuer s'il l'entendait encore.

—Ah ! madame, madame, vous voilà délivrée ! s'écria Noémie.

La comtesse se releva. Son visage était baigné de larmes.

—Oui, dit-elle, au bruit des pas de plusieurs chevaux et à celui des fourreaux de sabre, j'ai deviné l'arrivée des gendarmes ; j'ai aussi entendu une voix que j'ai cru reconnaître et qui disait :

“ Au nom de la loi, ouvrez ! ”

Mais, Noémie, continua la comtesse, qu'êtes-vous donc devenu pendant ces deux derniers jours que votre mari m'a condamnée à rester ici ? Chaque fois qu'il est monté, m'apportant à manger, je l'ai interrogé, mais je n'ai pu lui arracher une parole. J'ai été dans une inquiétude constante ; je croyais que vous aussi m'aviez abandonnée. Je n'ai pas osé toucher à la nourriture que votre mari me donnait ; je n'ai mangé que du pain, et je n'ai rien bu, rien, ni eau ni vin.

—Ah ! le misérable ! vous me demandez ce que je suis devenue, madame ; eh bien, mon scélérat de mari s'est aperçu que nous nous entendions ensemble, que j'étais résolue à vous défendre si l'on voulait vous faire du mal, enfin que je le trahissais, et il m'a emprisonnée aussi ; j'étais dans une espèce de trou, sans lumière, presque sans air et où je ne pouvais pas me tenir debout, tellement la voute est basse. Ah ! le gueux, le gueux !

—Ah ! ma pauvre Noémie ! Et moi qui vous accusais !

La comtesse, entraînée par un élan irrésistible de son cœur, se jeta au cou de l'ancienne femme de chambre devenue son amie.

—Oh ! madame, bonne madame, murmura Noémie en fondant en larmes.

L'agent, à l'écart, avait écouté sans prononcer une parole.

—Voyez, madame, voyez, dit Noémie s'approchant de la fenêtre, les gendarmes sont entrés, ils ont des torches allumées, il y a bien une dizaine de chevaux. Vous êtes sauvée, madame !

—Nous le sommes l'une et l'autre, Noémie, Dieu soit loué !

La comtesse s'était aussi avancée près de la fenêtre et regardait.

Les deux femmes virent deux gendarmes sortir de la tour portant un homme.

—Qu'est-ce donc que cela ? demanda Paule.

—C'est mon mari, répondit Noémie ; il est ivre, le misérable, ivre-mort, et les gendarmes l'emportent.

## V

### PETITES SCÈNES

A ce moment un bruit de pas retentit sur les marches de l'escalier de pierre,

—Madame, ce sont vos libérateurs, dit Noémie.

—Mon cœur bat à se briser et je suis toute tremblante, répondit la comtesse.

Elles revinrent au milieu de la chambre et attendirent immobiles, Paule appuyée sur l'épaulé de Noémie.

Deux gendarmes portant des torches parurent les premiers et se rangèrent chaque côté de la porte : ensuite M. Daubrun entra, suivi de son greffier et de l'autre agent.

Etienne s'était arrêté sur la dernière marche de l'escalier, en proie à une émotion indicible. Ce qu'il éprouvait à ce moment ne saurait se décrire. A la lueur blafarde et vacillante des torches son regard était tombé sur la comtesse tremblante et blanche comme un lis.

Après huit années écoulées, il revoyait cette femme qu'il

adorait ; il l'a revoyait jeune et belle toujours, car à ses yeux elle n'avait pas changé. Paule était toujours Paule, et sa pâleur et sa maigreur se montraient à Etienne comme une auréole lumineuse au front d'une martyre.

Il savait tout ce qu'elle avait souffert et il lui sembla, à cet instant, qu'il passait d'un seul coup par toutes les souffrances que sa chère idole avait endurées.

Cependant la comtesse avait poussé un cri et s'était avancée à la rencontre du magistrat les deux mains tendues.

— Ah ! monsieur Daubrun, dit-elle, c'est vous, c'est vous qui venez me délivrer, m'arracher aux mains terribles qui me retenaient prisonnière ! Ah ! merci, merci !

— Madame la comtesse, répondit le magistrat, je ne pensais pas, ce matin encore, vous revoir dans une aussi pénible circonstance ; mais je n'ai pas besoin de vous dire combien je suis heureux d'avoir été appelé à l'honneur de participer à votre délivrance.

— Comment avez-vous appris que j'étais ici, à la tour du Moine ?

— Vous le raconter serait un peu long, et ce n'est pas l'instant ; qu'il vous suffise de savoir en ce moment qu'aussitôt que l'on eut appris votre disparition à Saint-Amand-les-Vignes, un de vos anciens amis de Bourgogne s'est mis à votre recherche accompagné de Miro, qui a su rendre encore un nouveau service à sa maîtresse et à la justice.

— Etienne, c'est Etienne Denizot ! exclama Paule.

M. Daubrun s'était tourné vers la porte cherchant le jeune homme du regard ; il ne le vit point, Etienne se tenait caché derrière un gendarme.

Mais il faut croire que les yeux de la femme qui aime ont une puissance de vue que n'ont pas ceux d'un juge d'instruction, car la comtesse aperçut Etienne, qui se faisait le plus petit possible.

— Ah ! Etienne, Etienne, mon ami, s'écria-t-elle.

Elle fit trois pas vers lui, puis s'arrêta comme effrayée.

Le jeune homme, très pâle, s'approcha.

La comtesse lui tendit la main et, en même temps, éclata en sanglots.

Etienne saisit la main de l'adorée et la pressa silencieusement. Il n'avait rien à dire. Il devait retenir les paroles qui, de son cœur, montaient à ses lèvres et la situation ne lui permettait pas de prononcer une phrase banale.

La comtesse s'étant calmée, M. Daubrun lui demanda si elle avait eu à subir quelques mauvais traitements de son geôlier.

— Non, répondit-elle, je n'ai pas à me plaindre de lui, il a été aussi convenable avec moi qu'il pouvait l'être ; d'ailleurs il ne m'a pas adressé une seule fois la parole. Celui qu'il servait, à qui il obéissait et dont j'avais tout à redouter, n'est venu ici qu'une seule fois, lundi dernier ; il m'a fait comprendre que j'étais en son pouvoir, et tout en me disant qu'il me retiendrait prisonnière tant qu'il n'aurait pas obtenu de moi ce qu'il voulait, il n'est pas sorti des limites que je ne lui aurais pas permis de franchir.

Mais hier et aujourd'hui mes craintes ont été affreuses ; je m'attendais à la visite de M. de Miray et à soutenir une lutte désespérée ; je me croyais perdue ! Mais vous voilà, vous voilà ! je suis sauvée !

Après un silence, la comtesse continua :

— Monsieur Daubrun, cette malheureuse, qui est près de moi, est la femme de l'homme qui a été mon geôlier, mais elle n'est pas sa complice ; au contraire, elle s'est faite mon amie et a été ma consolatrice ; si je ne l'avais eue près de moi, je ne sais pas à quelles extrémités mon désespoir m'aurait poussée.

— C'est bien, dit le magistrat, nous ne confondrons pas, dans cette déplorable affaire, les innocents avec les coupables.

Maintenant, messieurs, nous n'avons plus rien à faire ici, partons.

— Mais, fit Noémie, il y a les effets de Mme la comtesse à emporter.

M. Daubrun parut surpris et il se tourna vers la comtesse le regard interrogateur.

— Vous allez comprendre, monsieur, dit Paule ; lorsque j'ai quitté les Bergères, j'y avais laissé mes effets d'habillement, ceux de mes enfants et notre linge ; le tout était enfermé dans des malles ; or, M. de Miray a cru devoir faire transporter les caisses à la tour du Moine, et quand je suis entrée dans cette chambre, la première chose que Noémie me fit voir, ce fut mon linge, qu'elle avait placés dans cette armoire ; ensuite, elle me fit entrer dans cette seconde pièce, qui allait me servir de cabinet de toilette, et j'y trouvai accrochés à un porte-manteau mes vêtements et ceux de mes enfants.

— Malheureusement, dit le juge, nous ne pouvons pas emporter ces objets ce soir ; si nous avions su cela, nous aurions amené une voiture sur laquelle on aurait chargé les malles.

— Si vous le permettez, monsieur, dit Etienne, demain je reviendrai ici avec une voiture ; je mettrai ce qui appartient à Mme la comtesse dans les malles et je conduirai celles-ci à la plus proche station du chemin de fer pour qu'elles soient immédiatement expédiées à Saint-Amand.

— C'est parfait, monsieur Denizot ; oui, vous ferez cela. Mais un de ces messieurs va rester ici et vous attendra demain dans la matinée. Vous, Richomme, vous plaît-il d'être cette nuit gardien de la tour du Moine ?

— Je suis aux ordres de monsieur le juge d'instruction.

— Eh bien, voilà qui est entendu.

M. Daubrun offrit son bras à la comtesse, et éclairé par les gendarmes, qui marchaient en avant, on descendit l'escalier, on sortit de la tour et l'on se dirigea vers les voitures. Dans la première le magistrat fit monter la comtesse ; il y prit place ensuite ainsi qu'Etienne et le greffier.

Dans l'autre voiture, l'ivrogne ronflait dans un coin.

Un gendarme s'assit à côté de lui et l'agent de police en face, sur la banquette de devant. La quatrième place était celle de Noémie, qu'on dut attendre un instant car elle avait demandé et obtenu la permission de faire rapidement un paquet de ses hardes.

Enfin, l'on reprit le chemin de Grenoble.

Paule avait bien des questions à adresser à Etienne ; mais elle hésitait. Cependant elle le pria de lui donner des nouvelles de ses enfants et de ses parents.

Il lui répondit que Georges et Edouard se portaient à merveille, qu'il les avait embrassés plusieurs fois avant de quitter Saint-Amand. Il lui dit que son père était en pleine convalescence et pourrait bientôt reprendre son travail, mais que l'on avait cru devoir lui cacher bien des choses pour ne pas nuire à sa guérison. Quant à sa mère et à Pierre Rouget, il les avait laissés fort en peine.

— Mais, ajouta-t-il, demain à la première heure, je vais leur envoyer une dépêche qui les tranquillisera.

La pauvre Paule pleurait à chaudes larmes.

— Ainsi, dit-elle, vous avez quitté Saint-Amand afin de savoir ce que j'étais devenue, et vous vous êtes fait accompagner par Miro ?

— Il a absolument voulu me suivre.

— Pauvre Miro !

— On aurait dit qu'il sentait que vous ne pouviez être retrouvée sans son aide.

— Mais où est-il, maintenant ?

— A Grenoble, à l'hôtel des Alpes, dans notre chambre.

— Monsieur Denizot, dit le magistrat, vous pouvez apprendre à Mme la comtesse comment Ernestine Pacaud, la fausse religieuse, et son complice, ont été découverts par Miro.

— Oui, monsieur, du moment que vous m'y autorisez ; mais pour ne rien laisser ignorer à Mme la comtesse, mon récit commencera à mon arrivée à Bellombe, chez M. Gaspard.

Dès que le jeune homme eut nommé Mercédès, Paule l'in interrompit.

— Quoi, s'écria-t-elle, Mercédès était revenue à Bellombe ?

— Une lettre de M. Gaspard lui avait appris votre enlèvement et elle était aussitôt accourue pour réclamer de la justice une enquête.

— Vous l'avez laissée à Bellombe ?



—Oui, mais sous le nom de Mme Gardianne, elle doit être arrivée maintenant à Grenoble, à l'hôtel de Paris.

—Et d'après ce que nous avons décidé, madame la comtesse, dit M. Daubrun, c'est auprès de votre amie que nous allons vous conduire. Continuez, monsieur Denizot.

Etienne rapporta la conversation qu'il avait eue avec Mercédès, disant que, n' doutant pas que M. de Miray ne fût l'auteur de l'enlèvement, ils avaient décidé cependant de ne pas le dénoncer à la justice, mais de s'adresser officieusement à M. Daubrun pour obtenir son concours.

Etienne raconta sa visite à M. Daubrun, puis la scène dans la chambre de l'hôtel des Alpes où Miro avait joué le principal rôle.

Le magistrat prit ensuite la parole, et sans parler de l'épouvantable drame de Verdraine ainsi qu'il avait été convenu, il apprit à Paule, qu'il était parvenu, non sans peine, à faire dire à Ernestine Picaud que la comtesse de Verdraine avait été conduite à la tour du Moine.

Paule avait pris la main de M. Daubrun.

—Ah ! dit-elle, je n'oublierai jamais ce que je vous dois à tous deux ; ma reconnaissance doit être éternelle.

—Vous avez beaucoup souffert, madame la comtesse, prononça M. Daubrun d'un ton affectueux, votre malheur immérité vous a donné de nombreux amis, qui ne cesseront pas de s'intéresser à vous. Mais pour vous les mauvais jours sont passés et vous allez pouvoir jouir de la tranquillité qui vous est due.

—Dieu le veuille, monsieur, répondit Paule en étouffant un soupir.

La pauvre femme n'osait pas porter son regard du côté d'Etienne. Heureusement, ils étaient presque dans l'obscurité ; elle pouvait cacher son embarras, son trouble ; lui, son agitation, sa pâleur livide.

Malgré lui, Etienne pensait que Paule était veuve, qu'elle était libre et pourrait se remarier à la fin de son deuil.

—Mais, se disait-il avec une tristesse profonde, elle ne m'aime pas, elle ne m'aimera jamais !

Il était près d'une heure du matin lorsqu'on entra à Grenoble. La voiture dans laquelle se trouvait Romain se dirigea vers la prison où le misérable allait être écroué. Quant à Nœmie, elle fut libre ; mais elle dut donner au juge d'instruction l'adresse d'une de ses amies où elle allait loger, et promettre de se tenir à la disposition du magistrat qui aurait à l'interroger comme témoin.

La Papillonne était arrivée à dix heures et tout de suite elle avait écrit à Etienne un billet qu'elle fit porter à l'hôtel des Alpes par un garçon.

Celui-ci revint et rapporta à la jeune femme que M. Etienne Denizot avait été mandé au palais de justice vers cinq heures de l'après-midi et qu'il n'avait pas reparu depuis. Le garçon raconta aussi à Mercédès par suite de quelles circonstances assez singulières M. Etienne Denizot avait fait arrêter un homme et une femme qui logeaient depuis quelques jours à l'hôtel des Alpes.

Mercédès comprit facilement que cette femme arrêtée sur la dénonciation d'Etienne était la fausse religieuse, elle n'eut également pas de peine à deviner ce que l'absence du jeune homme signifiait. La femme avait parlé, on savait où la comtesse était séquestrée, on était allé la délivrer.

La Papillonne était rassurée.

Bien qu'elle se sentit fatiguée, elle ne se coucha point. Elle était résolue à attendre jusqu'au jour s'il le fallait. Elle attendit donc, mais non sans une fiévreuse impatience.

Pour ne pas se laisser prendre par le sommeil, elle se promenait de long en large dans sa chambre lorsque, tout à coup, dans la rue, un roulement d'une voiture et un bruit de sabots de plusieurs chevaux se firent entendre.

Elle se précipita à la fenêtre et regarda. Elle vit deux gardarmes escortant une voiture attelée de deux chevaux, qui s'arrêta devant la porte de l'hôtel.

—Ce sont eux ! s'écria-t-elle joyeusement.

Un homme mit pied à terre. A la lumière des reverbères elle reconnut Etienne. Elle vit ensuite descendre la comtesse à qui le jeune homme avait tendu la main.

Mercédès referma la fenêtre et un flambeau à la main s'élança dans l'escalier.

La porte de l'hôtel s'était ouverte et la Papillonne entendit la voix d'Etienne qui demandait si une voyageuse, Mme Gardianne, était arrivée dans la soirée.

—Oui, oui, cria-t-elle, répondant elle-même au jeune homme, je suis ici ; venez, venez, je vous attends !

Un instant après, serrées dans les bras l'une de l'autre, versant des larmes de joie, la comtesse et Mercédès s'embrassaient avec effusion.

Cette scène attendrissante n'avait pour témoin que M. Daubrun. Il regardait Mercédès, qu'il ne connaissait point, dont Etienne n'avait pas trahi l'incognito, et se demandait quelle pouvait être cette ravissante jeune femme dont la beauté n'avait de rivale que celle de Mme de Verdraine.

Paule présenta son amie à M. Daubrun, et celui-ci à Mercédès.

—Mais où donc est M. Etienne ? demanda la danseuse.

—Il n'est pas monté avec nous, répondit le magistrat ; il est probablement resté en bas de l'escalier.

Mercédès appela :

—Monsieur Etienne, monsieur Etienne !

Etienne ne répondit pas ; il avait disparu.

Les deux jeunes femmes échangèrent un regard d'intelligence ; elles avaient compris.

La comtesse n'avait pas caché qu'elle avait grand-faim et M. Daubrun, avant de monter l'escalier, avait donné des ordres en conséquence. On servit à souper à Mme de Verdraine.

Dans tous les hôtels d'une certaine importance, plusieurs chambres peuvent être transformées instantanément en un appartement ; aussi une chambre contigue à celle de Mercédès fut-elle vite préparée pour la comtesse.

Pendant que Paule se restaurait, M. Daubrun entraîna Mercédès dans la seconde chambre et lui demanda si on l'avait déjà instruite de ce qui s'était passé dans la journée au château de Verdraine.

—Non, répondit-elle.

—Eh bien ! je vais vous l'apprendre. Le comte de Verdraine s'est présenté à son ancien château vers une heure de l'après-midi, et, après une discussion assez vive, paraît-il, qu'il a eue avec M. de Miray, il l'a tué de deux coups de revolver et s'est ensuite brûlé la cervelle au bord du vivier où a été noyée la petite Isabelle.

La danseuse était devenue affreusement pâle, des larmes roulaient dans ses yeux. Elle laissa échapper un profond soupir et murmura :

—Le malheureux, le malheureux !

M. Daubrun reprit :

—Mme de Verdraine ignore encore qu'elle est veuve ; nous avons pensé, M. Etienne Denizot et moi, qu'il fallait lui cacher ce terrible événement au moins pendant quelques jours. Il sera assez tôt de lui apprendre la mort de son mari quand elle sera à Saint-Amand près de ses enfants.

—J'approuve cette résolution, monsieur. L'épouvantable drame doit être déjà connu à Grenoble ; je veillerai à ce qu'aucune parole pouvant révéler l'horrible chose à Mme de Verdraine ne soit prononcée devant elle.

—Du reste elle ne restera pas longtemps à Grenoble ; demain matin je viendrai la trouver accompagné de mon greffier, je recevrai sa déposition et elle pourra partir après.

M. Daubrun et Mercédès revinrent près de la comtesse.

Le magistrat allait se retirer lorsqu'un garçon de l'hôtel frappa à la porte.

—Qu'y a-t-il ? demanda la Papillonne.

Le garçon répondit du dehors.

—Madame, c'est un chien que vient d'amener un de ces messieurs qui sont venus tout à l'heure avec la voyageuse et qu'il m'a prié de conduire près de vous.

—C'est Miro ! c'est Miro ! exclama la comtesse.

Mercédès ouvrit la porte.

Miro ne fit qu'un bond jusqu'à sa maîtresse.

Quelle joie ! que de caresses ! Ah ! comme le bon chien savait bien témoigner à sa maîtresse le bonheur qu'il éprouvait de la revoir, de la retrouver.

Paule s'était mise à pleurer, et ce fut en sanglotant qu'elle rendit ses caresses à Miro, l'ami de ses enfants et le sien. Oui, elle sanglotait, la comtesse, en pensant à ses maîtres, dont Miro avait été le témoin ; à sa pauvre petite Isabelle, victime d'un crime monstrueux ; à Georges et à Edouard, retrouvés à Charnay par Miro, et enfin à sa délivrance, qu'elle devait en partie à ce fidèle ami.

M. Daubrun prit congé de la comtesse et de Mercédès en les prévenant qu'elles auraient sa visite à dix heures et demie.

Restées seules, les deux jeunes femmes se jetèrent de nouveau dans les bras l'une de l'autre.

—Ma chère Paule, dit Mercédès, vous avez grand besoin de repos, et moi-même je me sens fatiguée ; nous allons nous mettre au lit et nous tâcherons de bien dormir. Nous nous leverons à huit heures, et, en attendant M. le juge d'instruction, nous causerons.

## VI

### RETOUR AU VILLAGE.

Ce fut la comtesse qui se réveilla la première. Il n'était pas encore huit heures. Miro avait dormi près d'elle, sur la descente de lit. Elle se leva et s'habilla sans bruit. Pendant ce temps, Mercédès s'était réveillée à son tour, levée, et, sans faire de bruit également, avait procédé à sa toilette. Aussi, quand Mercédès ouvrit doucement la porte de la chambre de la comtesse, les deux amies furent-elles étonnées de se voir habillées.

—Je n'ai pas fait de bruit craignant de troubler votre repos, dit Paule.

—Moi de même, répondit Mercédès.

Elle s'embrassèrent.

L'une et l'autre avaient été longues à s'endormir ; elles déclarèrent, néanmoins, qu'elles se sentaient parfaitement reposées.

—Nous allons avoir ce matin probablement la visite de M. Etienne Denizot, dit la Papillonne.

—Je ne sais pas, répondit la comtesse, mais je crois bien qu'il ne viendra pas.

—Il est d'une discrétion parfaite, d'une extrême délicatesse de sentiments.

Paule ne répondit pas. Elle s'assit sur le canapé et devint songeuse.

—Je pourrais dès aujourd'hui les rapprocher, se disait Mercédès, mais il vaut mieux que je laisse aller les choses.

A ce moment, un garçon apporta une lettre adressée à Mme Gardiane, qu'un commissionnaire avait remise à sept heures au bureau de l'hôtel.

—Cette lettre est de lui, se dit la Papillonne, et la comtesse ne s'est pas trompée en disant qu'il ne viendrait pas.

Elle jeta un regard sur Paule, qui était toujours absorbée dans ses pensées, déchira l'enveloppe et lut ce qui suit :

« Mademoiselle,

« Je viens d'expédier un télégramme à Saint-Amand et un autre à Bellombo. Une lettre que j'écris à M. Pierre Rouget et une à M. Gaspard vont suivre et arriveront demain matin. Nos amis vont être tranquilisés.

« La mission dont je m'étais chargé est terminée ; elle n'a pas été bien difficile, grâce à Miro, qui a fait beaucoup plus que moi. Je me demande si ce brave chien n'est pas véritablement un instrument dont se sert la Providence pour déjouer les projets des méchants et les confondre.

« J'ai voulu récompenser Miro en l'envoyant tout de suite à sa maîtresse, je pense avoir été agréable à madame la comtesse.

« Dans un instant je vais me rendre à la tour du Moine où je suis attendu. Le linge et les effets d'habillement de Mme de Verdraine et de ses enfants seront expédiés par moi à Saint-Amand où j'arriverai moi-même demain dans l'après-midi.

« Vous comprendrez, mademoiselle, à quels sentiments j'obéis en ne vous faisant pas une visite ; mon respect pour Mme la comtesse de Verdraine me fait un devoir de ne pas lui imposer ma présence.

« C'est vous, mademoiselle, qui devez ramener Mme de Verdraine à Saint-Amand, vous avez mérité cette satisfaction de rendre la mère à ses enfants, une fille à des parents qui l'aiment.

« Je serai heureux de vous revoir à Saint-Amand, si vous voulez bien nous faire l'honneur, à ma mère et à moi, d'entrer dans notre maison.

« Veuillez agréer, mademoiselle, l'expression de mes sentiments respectueux.

« ÉTIENNE DENIZOT. »

—Excellent jeune homme, murmura la Papillonne.

Elle se rapprocha de la comtesse.

—Paule, à quoi pensez-vous ? demanda-t-elle.

—Ah ! à bien des choses, les unes tristes, très tristes, les autres moins sombres.

—Oui, je comprends. Mais il faut ouvrir votre âme à l'espérance, chasser les pensées affligeantes.

—Oui, Mercédès, il le faut. Vous venez de recevoir une lettre ?

—La voilà.

—Elle est de lui ?

—Oui. Voulez-vous la lire ?

—Donnez.

La comtesse lut la lettre, puis la rendit silencieusement à Mercédès.

—Eh bien ? interrogea la jeune fille.

—Cette lettre ne me cause aucune surprise.

—Vous étiez sûre qu'il quitterait Grenoble sans vous avoir fait une visite ?

—Il ne pouvait pas venir.

—Pourtant, Paule...

—Il a compris qu'une entrevue nous gênerait l'un et l'autre et ne pourrait être que très pénible ; d'ailleurs qu'aurait-il pu me dire et qu'aurais-je pu lui répondre ? Mercédès, vous ne lui avez pas fait connaître le déplorable état de mon cœur, il ne sait pas que je l'aime ?

—Je vous avais promis de ne rien dire.

—Ah ! gardez mon terrible secret, Mercédès, gardez-le ! Qu'il ne sache jamais comment il se trouve vengé par moi-même de mes dédains d'autrefois !

—Paule, ne vous trahirez-vous pas vous-même ?

—Non, Mercédès, non, je suis sûre de moi !

—Quand vous l'avez revu hier, vous avez dû éprouver une forte émotion ?

—Ce que j'ai éprouvé, Mercédès, je ne saurais le dire exactement ; je me suis sentie remuée dans tout mon être ; il m'apparaissait, tout à coup, si grand et si beau !

Je suis honteuse de l'avouer, Mercédès, je fus sur le point de me jeter dans ses bras ; heureusement le saisissement m'a comme paralysée. Il était très ému aussi ; mais que de choses exprimait son regard ! Nous nous sommes donné la main, la sienne tremblait comme la mienne, et ce contact fit passer une sorte de frisson dans tous mes membres.

Il avait vingt-cinq ans quand j'ai quitté Saint-Amand, il a maintenant trente-trois ans et il a souffert aussi, lui ; cependant, je n'ai pas trouvé qu'il eût vieilli. Il a dans les manières, dans toute sa personne, une distinction que je n'avais pas remarquée autrefois. On devine l'intelligence qui est sous son front

comme on devine la bonté de son cœur dans le rayonnement de son regard.

Mais qu'est-ce que je vous dis là, mon Dieu !... Mercédès, empêchez-moi donc de parler ainsi !

— Pourquoi ? Je prends plaisir à vous entendre. Vous parlez comme une femme qui aime, ma chère Paule.

— Ah ! je n'en suis que plus coupable !

— Allons, mon amie, n'exagérez rien, et surtout ne créez pas des fantômes pour vous effrayer.

La comtesse soupira.

— Je suis punie, cruellement punie ! dit-elle en hochant la tête.

— C'est bien, dit Mercédès, laissant glisser sur ses lèvres un mystérieux sourire, les horizons qui vous apparaissent noirs aujourd'hui deviendront lumineux.

— Jamais ! murmura Paule.

— Vous ne pouvez pas savoir ce que l'avenir vous réserve.

— Cet avenir, Mercédès, je le verrais sans crainte si je pouvais arracher de mon cœur ce fatal amour.

— Le temps qui s'écoule, lentement pour les uns, rapidement pour les autres, change bien des choses.

— J'en ai la douloureuse expérience, Mercédès. J'ai eu quelques jours de bonheur ; alors le temps a passé vite. Puis le malheur est venu et les années me parurent longues comme des siècles. Je ne regrette pas la fortune que je n'ai plus, je n'étais pas née pour le luxe ; cette fortune je ne la regrette même pas pour mes enfants ; pauvres, ils travailleront et n'en seront que plus heureux. Si je pouvais ne penser qu'à eux seuls, tous les pénibles souvenirs s'effaceraient. Mais entre eux et moi se dresse Etienne Denizot ; le voilà, Mercédès, le voilà, le fantôme qui m'épouvante !

La nuit dernière, dans la voiture qui m'a amenée ici, j'étais assise à côté de M. Daubrun et Etienne était en face de moi. Nous étions dans une demi-obscurité, mais son regard ardent m'enveloppait et je me sentais comme fascinée ; moi, je n'osais le regarder, il me semblait que dans mes yeux il aurait lu mon secret.

Je ne saurais vous dire jusqu'à quel point j'étais troublée, bouleversée ; pendant tout le trajet je fus comme sur des charbons enflammés et cependant, chose affreuse à révéler, je me sentais heureuse, ravie d'être près de lui.

Il a parlé, longuement parlé, racontant comment il vous avait rencontrée à Bellombre, comment, grâce à Mira, il avait découvert mes ravisseurs ; je l'écoutais avidement, frémissante, extasiée, dans une espèce d'ivresse ; sa voix résonnait délicieusement à mes oreilles, elle avait des intonations, des inflexions troublantes qui faisaient vibrer toutes les cordes de mon cœur et captivaient mon âme.

Ah ! Mercédès, si à ce moment il m'eût prise dans ses bras, oubliant tout, je lui aurais crié : Je t'aime ! Mercédès, Mercédès, que Dieu et mes enfants me défendent contre ma faiblesse !

— Ma chère Paule, répondit la Papillonne, Dieu vous protège ; n'en doutez pas, il a ses intentions, et tout ce qu'il fait est bien fait.

La comtesse regarda la danseuse avec surprise. Ne pouvant comprendre le sous-entendu de ses étranges paroles, elle semblait lui demander l'explication de ce qu'elle avait voulu dire.

Mais, pour toute réponse, Mercédès embrassa Paule.

A ce moment, un garçon de l'hôtel vint demander aux voyageurs ce qu'elles désiraient qu'on leur servit à déjeuner.

Ayant consulté la comtesse, Mercédès donna ses ordres au garçon.

A dix heures et demie, comme il l'avait annoncé, M. Daubrun arriva avec son greffier.

La comtesse fit sa déposition que le greffier rédigea et qu'elle signa.

— Ceci nous suffira, madame la comtesse, dit le juge d'instruction, et nous vous éviterons l'ennui de paraître à l'audience où sera jugée cette grave affaire. Nous avons six com-

ptes, trois sont entre les mains de la justice et les trois autres ne tarderont pas à être arrêtés.

— Est-ce que vous allez faire arrêter M. de Miray ?

— Non, madame la comtesse ; pour des raisons que votre amie pourra vous faire connaître dès demain, quand vous serez arrivée à Saint-Amand, M. de Miray ne peut pas être mis en état d'arrestation.

Il était près d'une heure lorsque M. Daubrun se retira.

— Maintenant, dit Mercédès, nous n'avons plus rien à faire à Grenoble.

— Plus rien, fit Paule.

— Vous plaît-il que nous partions ce soir ?

— Je voudrais être déjà auprès de mes enfants et de mes parents.

— Ne craignez-vous pas la fatigue du voyage ?

Un doux sourire effleura les lèvres de la comtesse.

— Le voyage que j'ai fait, il y a huit jours, répondit-elle, était autrement fatigant et pénible, et il n'a pas été au-dessus de mes forces.

— Eh bien, Paule, c'est dit, nous partirons ce soir ; d'ailleurs nous pourrions nous reposer quelques heures à Lyon et, s'il le faut, quelques heures aussi à Mâcon. Tout à l'heure j'enverrai un garçon à la gare pour nous louer un coupé.

\* \* \*

Etienne s'était rendu avec une voiture à la tour du Moine où il était attendu, comme nous le savons, par l'agent de police Richard.

Les malles furent vite remplies, fermées et chargées sur la voiture.

L'agent ferma toutes les portes de la tour, la porte de fer, mit les clefs dans sa poche et accompagna Etienne jusqu'à la gare la plus rapprochée où les malles furent expédiées en grande vitesse à l'adresse de M. Jacques Pérard à Saint-Amand, en gare de Beaune.

Etienne et son compagnon revinrent à Grenoble et se séparèrent.

Etienne alla tout d'abord faire une courte visite à M. Daubrun, qu'il trouva au palais, très occupé, puis revint à l'hôtel des Alpes, régla son compte et, à quatre heures de l'après-midi, il prenait le train de Lyon.

Le lendemain, à onze heures, il était à Beaune, où sa voiture l'attendait, car de Lyon il avait envoyé à sa mère une dépêche indiquant l'heure de son arrivée à Beaune.

Il demanda si les colis à l'adresse de M. Pérard, de Saint-Amand étaient arrivés.

— Oui, par le train précédent, lui répondit-on.

La lettre d'avis n'était pas encore expédiée.

Etienne s'entendit avec le chef de gare pour que les malles fussent transportées le jour même à domicile et paya d'avance la somme qui lui fut demandée.

A deux heures il arrivait à Saint-Amand.

Mme Pérard, Pierre Rouget et les enfants étaient avec sa mère, l'attendant. On s'embrassa. Tout le monde maintenant était heureux. C'étaient des larmes de joie que les mouchoirs essayaient.

— Et maman, et Miro ? demandaient Georges et Edouard.

— Vous les reverrez bientôt, ils vont venir.

A toutes les questions qu'on lui adressa, et elles furent nombreuses, le jeune homme répondit aussi brièvement que possible, complétant ce qu'il n'avait pu dire dans sa lettre que l'ancien sergent avait reçu le matin.

— A moins, dit-il, que Mme de Verdraine n'ait été retenue toute la journée d'hier à Grenoble, elle arrivera ce soir même ou demain dans la matinée, accompagnée de Mlle Mercédès.

Il fit un signe à Mélie, qui emmena les enfants.

Alors il apprit au père Rouget et à sa fille que le comte de Verdraine était mort et raconta l'épouvantable drame du château.

Il y eut quelques instants de stupeur profonde.

—Pour ma part, dit Mme Pérard, après tout ce qu'il a fait endurer à ma Pauvre Paule, je ne le regrette pas.

—Après une si mauvaise vie, dit le vieillard, il devait avoir une triste fin.

—Que Dieu veuille recevoir son âme, murmura Mme Denizot.

Mme la comtesse ignore encore que son mari n'existe plus, reprit Étienne ; nous avons cru devoir lui cacher ce qui s'est passé à Verdraine afin de ne pas lui causer une émotion dangereuse. Dans quelques jours, madame Pérard, vous lui apprendrez tout doucement ce terrible événement.

Pierre Rouget et Mme Pérard se retirèrent, laissant les enfants jouer dans le jardin avec Mélie.

A toutes les personnes qu'elle rencontra, la mère de Paule s'empressa d'annoncer la prochaine arrivée de sa fille, et la nouvelle se fut bientôt répandue dans tout le village.

A six heures, les malles, expédiées par les soins du chef de gare de Beaune, arrivèrent chez Jacques Pérard.

—Il n'y a rien à payer, dit le messager.

On lui fit boire un coup et Mme Pérard lui donna cinq francs de pourboire.

Etienne avait remis les clefs des malles à la mère de Paule ; elle les ouvrit, plaça les effets et le linge sur une grande table et des chaises puis se mit en devoir de remplir une armoire. Elle fut aidée dans son travail par Mélie qui ramenait Georges et Edouard.

—Comme ça, vois-tu, Mélie, quand elle arrivera elle trouvera tout en ordre.

—En voilà-t-il du beau linge, madame Pérard, et de beaux habits ; quand on habillera ainsi les mignons, le dimanche, ils seront gentils à croquer.

Un peu avant huit heures, Pierre Rouget arriva. Sa fille l'avait invité à venir partager leur souper. D'abord il fallut qu'il vit toutes les choses serrées dans l'armoire et celles qui n'avaient pas encore trouvé place. Ensuite on se mit à table, Edouard à côté de sa grand-mère, Georges entre l'ancien sergent et son grand-père.

Nous savons qu'on avait caché à Jacques Pérard beaucoup de choses concernant sa fille ; mais il savait qu'il allait enfin la revoir. Il était très gai. Depuis quelques jours, il allait dans ses vignes qui promettaient une abondante récolte ; il n'était pas encore très fort, cependant il commençait à travailler un peu.

—Si peu que je fasse, disait-il, c'est toujours ça.

Tout en mangeant, les enfants babillaient ; parlant de leur maman Paule, qui allait venir demain. Oh ! c'était bien sûr, leur bon ami Étienne l'avait dit.

—Voyez-vous, père, dit Jacques au vieillard, quelle vilaine figure je ferai à notre Paule si j'étais encore cloué sur mon lit.

Tout à coup on entendit le roulement d'une voiture qui s'arrêta devant la porte.

Les regards se portèrent vers la fenêtre. Mme Pérard poussa un grand cri qui alla jusque dans la rue, se dressa comme par un ressort et s'écria :

—C'est elle, c'est ma fille !

—Maman, maman ! criaient les enfants en battant des mains.

Les deux hommes avaient eu à peine le temps de se lever que Mme Pérard s'était élancée vers la voiture pour recevoir sa fille dans ses bras.

Ce fut une étreinte passionnée, délirante, avec bruit de baisers, soupirs, petits cris étouffés, larmes, sanglots.

Mais Georges et Edouard étaient là, tendant leurs petits bras et criant toujours :

Maman ! maman !

Mme Pérard permit enfin à sa fille d'embrasser ses chers petits.

Elle les prit dans ses bras, comme elle l'avait fait tant de fois, resta un instant à les contempler, puis elle les étreignit fortement et les couvrit de baisers.

Les pauvres petits ne pouvaient que répéter :

—Oh ! maman. Oh ! maman !

Miro se frottait contre eux, ayant l'air de leur dire :

“ Mais je reviens aussi, moi, n'êtes-vous donc pas contents de me revoir ? ”

Paule se jeta ensuite dans les bras de son père et de l'aieul, pendant que Mme Pérard, prenant la main de Mercédès, la faisait entrer dans la maison.

La danseuse fut accueillie avec un peu de gêne peut-être, mais avec beaucoup de cordialité.

Le reste de la soirée s'acheva gaiement. Les parents laissèrent éclater sans contrainte la joie qu'ils éprouvaient de revoir enfin leur fille bien-aimée.

Mme Pérard n'avait pas un lit à donner à la Papillonne ; elle alla coucher chez Pierre Rouget dans l'ancienne chambre de la belle Paule.

Le lendemain elle eut un entretien avec la comtesse et lui apprit qu'elle était veuve et comment son mari et M. de Miray étaient morts.

Paule resta assez longtemps sous le coup du saisissement, en proie à une émotion violente.

—Le malheureux ! fit-elle.

Des larmes jaillirent de ses yeux. Ce fut tout. Si elle avait un regret, ce ne pouvait être que celui d'avoir uni sa destinée à celle de cet homme, qui lui avait fait connaître toutes les douleurs.

Mercédès fit ensuite à Étienne et à Mme Denizot la visite que ceux-ci attendaient. On parla de la comtesse et de ses enfants ; mais d'une façon très réservée et sans qu'il fût fait allusion au passé. La Papillonne, non moins discrète que le jeune homme, ne prononça pas une parole qui pût lui faire soupçonner qu'il fût aimé.

À deux heures, la voiture qui avait amené la veille, Paule et Mercédès, vint prendre la jeune fille pour la ramener à Beaune.

On aurait bien voulu la garder plusieurs jours ; mais elle ne pouvait rester, avait-elle prétendu ; elle était attendue à Paris.

## VII

### HUIT ANS APRÈS

Les choses les mieux cachées finissent toujours par se découvrir ; les malheurs de la belle Paule étaient connus maintenant à Saint-Amand, et ils étaient assez grands et elle avait assez souffert pour qu'on ne lui refusât point de nombreux témoignages de sympathie. Du reste, les jalousies, les rivalités, les inimitiés d'autrefois n'existaient plus, pas même à l'état de souvenirs.

D'autres jeunes filles avaient remplacé les anciennes compagnes de Paule Pérard, mariées maintenant et mères de famille.

Le temps qui use, efface, détruit toutes choses, est aussi un pacificateur ; il éteint les plus terribles rancunes.

La comtesse Paule eut cette satisfaction de trouver des sympathies même parmi ceux qui avaient été ses ennemis.

Les journaux de l'Isère s'étaient occupés du drame de Verdraine pendant plusieurs jours et tout ce qu'ils avaient raconté avait été reproduit par un journal de Dijon ; on avait appris ainsi que le comte de Verdraine s'étaient suicidé après avoir tué son ancien ami, M. de Miray, devenu le propriétaire du domaine de Verdraine.

On savait d'autre part que le comte avait dilapidé follement sa fortune et que la comtesse Paule était revenue à Saint-Amand aussi pauvre qu'elle l'était avant son mariage. Certes, elle ne pouvait plus exciter aucune jalousie et l'on plaignait sincèrement la mère et les deux orphelins.

La première sortie de Paule avait été pour faire une visite chez Mme Denizot. Aller remercier l'excellente femme des bontés qu'elle avait pour ses enfants, et Étienne des preuves

de dévouement qu'il lui avait données était bien le moins qu'elle pût faire ; c'était un devoir de reconnaissance à remplir. Elle avait emmené Georges et Edouard et s'était fait sa mère. Elle fut reçue très affectueusement et gracieusement, Mme Denizot l'invita à revenir. Cependant, elle s'en tint à cette unique visite ; mais elle n'empêchait point ses enfants d'aller chez Mme Denizot chaque fois que Mélie venait les chercher.

Sur le désir de Pierre Rouget, Paule et ses enfants étaient allés demeurer chez le vieillard.

La comtesse s'était bravement remise au travail et était redevenue une ménagère.

Elle était toujours triste, souvent songeuse, mais elle ne faisait jamais entendre une plainte et paraissait contente. Elle cherchait à oublier et plus encore peut-être à se guérir de l'amour dont elle souffrait. Inutiles efforts, l'amour s'était profondément enraciné dans son cœur et elle sentait bien qu'elle ne parviendrait jamais à l'en arracher.

Hélas ! son cœur, par lequel elle avait tant souffert, n'avait pas assez de sa tendresse maternelle. Oh ! avec quel soin elle cachait son secret ! Souvent et secrètement elle pleurait, maudissant sa destinée et regrettant amèrement ses folles ambitions de jeune fille.

On voyait en elle une veuve inconsolable, et sa tristesse, ses larmes, dont elle ne parvenait pas toujours à effacer les traces, étaient causées par la douleur qu'elle éprouvait de la perte de son mari. Etienne lui-même croyait qu'elle regrettait le comte de Verdaine.

Elle vivait très retirée, n'allait chez personne et recevait rarement des visites. Ce n'était pas par fierté, mais plus que jamais elle se plaisait dans la solitude. Elle ne voulait pas de distraction, comme si elle eut trouvé un âpre plaisir à se concentrer en elle-même, à être seule avec ses pensées.

On la voyait à la messe le dimanche, ayant ses enfants près d'elle. Ce jour-là, Pierre Rouget recevait son gendre et sa fille ; on passait la soirée en famille.

On ne parlait pas plus du comte de Verdaine que s'il n'eût jamais existé ; les enfants eux-mêmes semblaient ne plus se souvenir de leur père ; il est vrai que Paule ne prononçait jamais son nom devant eux. Le silence des parents avait une double raison : ils craignaient de raviver les douleurs de la comtesse ; et puis il y avait plus d'amertume et de colère contenue dans leur mutisme que d'indifférence. Ils ne pardonnaient pas au mort d'avoir rendu leur fille malheureuse.

En revanche, ils ne se gênaient point pour faire l'éloge d'Etienne Denizot.

Quel brave garçon, quelle belle nature, quel bon cœur ! Il avait tout pour lui ; ils le portaient aux nues !

Et ils ne s'apercevaient pas qu'ils faisaient horriblement souffrir la malheureuse et que de chacune de leurs paroles sortait une pointe acérée qu'ils enfonçaient dans son cœur.

Georges et Edouard faisaient eux aussi, à leur manière, l'éloge d'Etienne.

— Nous aimons bien notre ami Etienne, disaient-ils ; il nous aime bien aussi, lui ; mais il ne veut jamais rester avec nous ; il nous embrasse et puis tout de suite il s'en va. Parfois on dirait qu'il va se mettre à pleurer : tiens, comme toi, maman.

Un jour que Paule tenait Edouard sur ses genoux et l'embrassait, il lui dit tout à coup :

— Dis donc, maman, je voudrais que mon ami Etienne soit mon papa !

Déjà les enfants avaient dit les mêmes paroles au jeune homme.

La comtesse tressaillit et devint affreusement pâle. Elle laissa ses enfants et alla pleurer dans sa chambre.

Etienne ne cherchait pas à voir Paule ; il semblait éviter, au contraire, de se trouver en sa présence ; pourtant cela arrivait de temps à autre, quand le jeune homme passait devant la maison de Pierre Rouget et que celui-ci l'appelait.

Etienne ne pouvait se dispenser d'entrer ; il ne voulait point avoir l'air d'un sauvage et moins encore se montrer ridicule.

La jeune femme se composait vite un visage de circonstance et s'efforçait de paraître calme. Elle l'accueillait comme un vieil ami, lui tendait la main, lui demandait des nouvelles de sa mère. On parlait de choses et autres, évidemment fort indifférentes à tous deux ; mais il fallait bien dire quelque chose. Ils étaient embarrassés et osaient à peine se regarder. Paule tremblait de se trahir. Etienne remarquait, sans en pouvoir deviner la cause, de singuliers rougeurs sur le visage de la comtesse, et il s'imaginait qu'il lui déplaisait de le voir. Aussi abrégéait-il sa visite.

Un mot aurait suffi pour amener une détente ; ce mot, Etienne l'avait sur les lèvres, mais ne le prononçait point, toujours retenu par la froideur apparente de la jeune femme.

Il avait beau se dire :

— Ce serait son intérêt et celui de ses enfants.

Persuadé que Paule ne l'aimait pas, ne pourrait jamais l'aimer, il repoussait tout espoir.

D'un côté la réserve de la comtesse, de l'autre le respect qu'elle lui inspirait, paralysaient les élans de son âme, laissaient debout la barrière qui était entre eux, que tous deux auraient voulu voir brisée, et empêchaient l'union de deux cœurs qui s'appelaient et s'élançaient l'un vers l'autre.

On savait à Saint-Amand que le jeune homme n'avait jamais cessé d'aimer la belle Paule et l'on s'occupait de la jeune veuve et de son amoureux.

— Vous verrez, disait-on, que cela finira par un mariage. Etienne l'aime toujours et il n'abandonne pas ses espérances d'autrefois.

— Seulement elle a deux enfants.

— Mais Georges et Edouard seraient les fils d'Etienne qu'il ne les aimerait pas davantage.

— D'ailleurs elle est pauvre et il est riche ; l'épouser est ce qu'elle a de mieux à faire.

— Elle peut lui accorder cette récompense. Il l'a méritée. On ne peut pas dire qu'il n'a pas été fidèle à son premier amour, celui-là. Combien d'autres à sa place auraient fini par se marier.

— En vérité, on serait tenté de croire qu'il savait qu'elle deviendrait veuve et qu'il l'attendait.

Tout ce qui se disait arrivait aux oreilles d'Etienne ; cela l'attristait et le contrariait. Bien qu'il n'y eût rien de malveillant dans ces commérages, et qu'il n'y pût voir, au contraire, que des marques de sympathie, il n'admettait pas que les gens s'occupassent de choses qui ne les regardaient point. Ce qu'il redoutait surtout, disons-le, c'était que la comtesse pût éprouver un mécontentement à cause de lui.

Paule, en pensant à Mercédès, qui lui avait donné tant de preuves d'amitié, s'était rappelée que la jeune Espagnole lui avait dit que dans son affection il y avait autre chose que la dette de reconnaissance contractée envers l'ancien soldat du Trocadero.

A ce sujet, elle avait interrogé Mercédès et la jeune fille lui avait répondu :

— Vous saurez cela plus tard ; j'ai des raisons pour garder le silence, quant à présent. Votre grand-père sait tout ; si vous n'apprenez pas par lui ce que je vous cache aujourd'hui, ce sera moi qui vous le dirai.

Il y avait donc un secret ; quel était-il ?

Pour la comtesse, Mercédès était encore presque une inconnue.

Elle savait qu'elle habitait à Paris. De cette jeune fille qui était devenue son amie, elle ne savait que cela. En voyant les dépenses qu'elle faisait, elle avait pu supposer qu'elle avait une certaine fortune ou qu'elle gagnait beaucoup d'argent.

Mais, enfin, quelle était donc cette chose mystérieuse que son grand-père connaissait et que Mercédès lui avait cachée ?

Or, un matin, la comtesse avait interrogé Pierre Rouget au sujet de Mercédès.

Le vieillard hésitait à parler.

— Je ne sais rien d'elle, absolument rien, dit Paule ; avec moi, elle a toujours été mystérieuse. Pourquoi ? Je sais qu'il

y a un secret dans son existence, un secret qu'elle n'a pas voulu me révéler, ce secret, grand-père, tu le connais, et Mercédès m'a dit que je le saurais par toi. Tu vois que tu peux parler sans crainte.

— C'est vrai, je connais le secret de Mercédès ; seulement...

— Eh bien ?

— Je suis embarrassé ; je ne sais pas si je dois...

— Voyons, grand-père, est-ce que Mercédès serait, comme j'en ai eu la pensée, une... actrice ?

— Il y a eu un peu de cela, mais elle est dans une belle position et n'a pas besoin qu'un homme lui donne de l'argent.

— Tu dis qu'elle est dans une belle position ?

— Oui.

— Alors... est-elle riche ?

— Je ne sais pas si elle a actuellement une fortune acquise, mais elle gagne quatre-vingt ou cent mille francs par an.

— Mais que fait-elle donc ?

— Elle est danseuse à l'Opéra.

— En vérité ! exclama Paule. Mais alors, grand-père, elle connaît cette fameuse Flora qu'on a surnommée la Papillonne ?

— Oui, elle la connaît, et même très bien. Ecoute, Paule, Flora la Papillonne, c'est Mercédès.

— Dieu, est-ce possible ?

— Voilà, Paule, ce qu'elle ne pouvait pas te dire.

— Oh ! la malheureuse, la malheureuse !

— Paule, ne te hâte pas de la juger, tu le ferais trop sévèrement. Mercédès d'Argélias a trouvé grâce devant moi comme devant Etienne, sa mère et Mélie qui, eux aussi, savent tout. Mercédès, ou si tu aimes mieux, Flora la Papillonne, n'a jamais aimé le comte de Verdraine comme on l'a cru à Paris.

Le vieillard raconta alors à la comtesse comment il avait appris d'abord par Etienne que le comte de Verdraine était à Paris où, après que Mme de Brogniès fut devenue folle, il avait pris pour amie, c'était ce que l'on croyait, une danseuse appelée Flora la Papillonne ; comment il avait su ensuite que la danseuse Flora n'était autre que Mercédès, la fille d'Inès Ramon.

Pierre Rouget continua par le récit du voyage qu'il avait fait à Paris, accompagné de Mélie, et rapporta, dans ce qu'elle avait d'essentiel, la longue conversation qu'il avait eue avec la danseuse.

La comtesse avait écouté silencieusement, en proie à une émotion poignante.

Elle n'était ni vindicative ni haineuse ; dans aucun cas elle n'aurait pu rendre le mal pour le mal, et cependant elle comprenait que Mercédès eût accompli cette œuvre de vengeance terrible.

— Eh bien ! tu ne dis rien ? fit Pierre Rouget, voyant que Paule, songeuse, gardait le silence.

— Hélas ! je n'ai rien à dire.

— Tu penses que Mercédès est coupable ?

— Je ne sais pas. Si elle est coupable, c'est, comme elle vous l'a dit, une affaire entre elle et Dieu. Moi, je pardonne. Je veux me souvenir seulement de ce que Mercédès a fait pour moi.

La mort tragique du baron de Miray, suivie immédiatement du suicide du comte de Verdraine, avait causé une profonde émotion à Grenoble. La population avait été frappée de stupeur.

Et quand, presque aussitôt, on avait appris l'attentat dont la comtesse Paule avait été victime, sa séquestration dans la tour du Moine, l'émotion avait encore grandi, et l'on s'était livré à toutes sortes de commentaires.

Pour tout le monde, le comte avait vengé sa femme et il n'était plus aussi coupable qu'on l'avait cru d'abord. Et si, dans les premiers instants, on s'était apitoyé sur la triste fin du baron millionnaire, il n'y eut bientôt plus personne pour déplorer sa mort. C'était un misérable, il devait finir comme finissent les misérables.

Précédée du drame de Verdraine, l'instruction de l'affaire de l'enlèvement devait exciter au plus haut point la curiosité

publique. Pendant deux mois on ne s'occupa que de cela. L'affaire de la religieuse, on l'appelait ainsi, prenait les proportions d'une cause célèbre, et l'intérêt qui s'attachait à la personne de la comtesse Paule et à ses malheurs passionnait même les plus indifférents.

Les bandits payés par M. de Miray étaient six ; sur les indications fournies par Ernestine Pacaud, le cocher Brunet et les deux autres complices avaient été arrêtés quelques jours après la délivrance de la comtesse.

On avait pensé d'abord que la fille Pacaud, l'ex-religieuse, était la principale coupable ; mais l'instruction ne tarda pas à découvrir que le chef de la bande était Ernest Bargoin. C'était lui qui avait été en relations directes avec M. de Miray, qui avait choisi et payé ses associés, qui avait tout conduit.

On sut le rôle qu'il avait joué à Bellombe sous le nom de Julien Forestier, le disant ingénieur au service de la Compagnie des chemins de fer économiques.

Cet homme était un dévoyé, un déclassé ; il était intelligent, instruit et possédait assez de connaissances spéciales pour avoir pu faire croire qu'il était réellement ingénieur.

Fils d'un maître maçon, il avait fait de bonnes études ; il avait appris le dessin, la géométrie, la mécanique et était entré, jeune encore, comme conducteur de travaux chez un entrepreneur de travaux publics. Pendant quelques années, il avait assez bien marché ; sa situation était bonne, pour arriver il n'avait qu'à travailler. Mais peu à peu il se livra à la débâche ; le jeu le perdit. Il commut plusieurs détournements au préjudice de son patron, qui le chassa contumacement. Il était devenu voleur, voleur il resta.

Il essaya cependant de se replacer, mais il était connu, on ne voulut plus de lui nulle part. Alors il dut vivre d'expédients et devint chevalier d'industrie. En homme habile, il pratiqua l'escroquerie sur une vaste échelle ; il fut le directeur d'une de ces agences financières qui n'ont d'autre but que de s'emparer de l'épargne des naïfs et des niais ; il fit de la fausse monnaie ; il était grec dans les tripots et ne dédaignait pas, à l'occasion, de s'associer à des dévaliseurs de maisons.

Tel était l'homme que M. de Miray avait rencontré un jour à Lyon, dans un salon interlope, et dans lequel il avait reconnu un grec, en perdant au jeu quelques milliers de francs.

Sachant parfaitement que Bargoin était un homme à faire n'importe quelle vilaine besogne, le baron l'avait retrouvé pour lui confier la mission que nous savons.

C'était Bargoin qui avait présenté à M. de Miray Romain, un autre dangereux coquin, qui ne vivait, lui aussi, que d'escroqueries et de vols. C'était Bargoin qui avait enrôlé les autres chenapans, complices du rapt ; c'était lui qui avait loué la chaise de poste et les chevaux du relais.

On calcula que l'enlèvement de la comtesse n'avait pas coûté moins de quarante mille francs à M. de Miray.

Était-ce l'amour ou la haine qui avait fait agir le baron ? Peut-être l'un et l'autre.

L'affaire de la religieuse eut son dénouement en cour d'assises.

Ernest Bargoin fut condamné à huit ans de travaux forcés, Ernestine Pacaud à cinq ans de reclusion et Romain également à cinq ans de reclusion ; les autres chacun à deux ans de prison.

## VIII

### DÉNOUEMENT

Près d'une année s'était écoulée. La comtesse Paule arrivait à la fin de son deuil et allait pouvoir quitter le long voile de crêpe des veuves.

Rien n'était venu modifier en quoi que ce soit la tranquillité monotone de son existence. Entre elle et Etienne la situation restait la même.

Elle avait voulu prendre part au travail des champs, aller à la vigne, comme autrefois ; mais ses parents s'y étaient absolument opposés ; ils n'en étaient pas à avoir besoin des bras de leur fille, Dieu merci.



Paule partageait son temps entre les soins à donner au ménage, des ouvrages de couture et l'instruction de ses fils, celle de Georges surtout, très avancé pour son âge, et pour qui le moment d'entrer au lycée était venu.

Mais, hélas ! Paule ne pouvait placer ses fils ni au lycée, ni même dans un collège : il lui manquait la chose essentielle, l'argent.

— C'est grand dommage, se disait elle tristement, car on pourrait faire quelque chose de Georges et de son frère.

Elle souffrait de se trouver dans l'impossibilité de faire pour ses enfants ce qu'elle aurait voulu.

Un jour qu'elle parlait de cela à Pierre Rouget, le vieillard lui dit que Mme Denizot et Etienne avaient déclaré que Georges d'abord et Edouard ensuite seraient mis par eux au lycée et qu'ils se chargeraient de tous les frais de leur éducation.

— Paroles en l'air, répondit Paule ; dans tous les cas, grand-père, tu penses bien que si cette proposition m'était faite je ne l'accepterais point.

Mais Etienne et sa mère ne parlaient plus de rien et l'on pouvait supposer que ce qu'ils avaient dit n'était réellement que paroles en l'air.

Cependant ils avaient toujours les mêmes idées ; mais comme il n'y avait pas péril en la demeure, Georges n'ayant que huit ans et que, d'autre part, ils sentaient bien que le consentement de la comtesse serait difficile à obtenir, ils ne se pressaient pas de faire connaître leurs projets.

La comtesse causait volontiers avec Mélie, dans une sorte d'intimité, lorsque celle-ci venait chercher Georges et Edouard ou les ramenait.

La grande affection de la servante pour les enfants lui avait valu l'amitié de la mère, et la comtesse ne traitait point Mélie comme une domestique. Aussi la pauvre bossue ne lui était pas moins dévouée qu'elle l'était à ses maîtres.

Paule n'avait pas oublié la démarche que Mélie avait faite auprès d'elle quelques jours avant son mariage, et elle en gardait à son ancienne et implacable ennemie, secrètement, une vive reconnaissance.

Un matin, Mélie trouva la comtesse seule.

Le père Rouget était allé faire une promenade au bord de la rivière et avait emmené les enfants.

— Je vais les attendre, dit Mélie.

— Comment va Mme Denizot ? demanda Paule.

Elle ne parlait jamais d'Etienne, tant elle avait peur de laisser deviner son secret.

— Elle va bien, merci, répondit Mélie. Mais voyez-vous, madame Paule, ma bonne maîtresse n'est pas heureuse comme elle mérite de l'être.

— Pourquoi cela ?

— Il lui manque quelque chose.

— En vérité, je ne vois pas ce qui peut manquer à Mme Denizot.

— Ce qui lui manque, madame Paule, c'est une bru, comme ce qui manque à M. Etienne c'est une femme.

La comtesse ne put s'empêcher de tressaillir.

— Pourquoi ne se marie-t-il pas ? fit-elle.

— Pourquoi, pourquoi ? vous le savez aussi bien que moi, madame Paule ; il n'y a qu'une seule femme au monde qu'il puisse placer à côté de sa mère ; oh ! si celle-là le voulait, M. Etienne ne dirait plus comme toujours : je ne veux pas me marier, je veux rester garçon !

La comtesse, devenue très pâle, baissa la tête.

— Madame Paule, reprit Mélie, devenant tout à fait hardie, il y a neuf ans bientôt que vous vous êtes marié : ce jour-là, au moment où vous entriez à l'église au son des cloches qui carillonnaient, M. Etienne a voulu se tuer de désespoir ; sa mère et moi avons arrêté son bras.

Et voulez-vous savoir les paroles qui ont produit le plus d'effet sur lui ? Je lui ai dit :

« Monsieur Etienne, vous n'avez pas le droit de vous tuer, vous devez vivre pour ceux qui vous aiment et que vous ai-

mez, même pour celle qui est maintenant la comtesse de Verdraine, car qui sait si, avant qu'il soit longtemps, elle n'aura pas besoin de vous ?

— Depuis, madame Paule, M. Etienne n'a pas cessé un instant de penser à vous ; voyons, dites, est-ce qu'il n'a pas mérité que vous l'aimiez un peu ?

— Mélie, je vous en prie... balbutia la comtesse visiblement troublée.

— Madame Paule, vous m'avez autorisée à vous parler avec franchise, laissez-moi vous parler aujourd'hui à cœur ouvert. Vous êtes veuve, à la fin de votre deuil rien ne peut vous empêcher de vous remarier. Songez donc que vous n'avez que vingt-six ans.

— Le malheur m'a vieillie, je me crois une vieille femme.

— Oui, vous avez été malheureuse, vous avez énormément souffert ; mais j'ai de bons yeux et je ne vous vois pas vieille du tout ; vous êtes toujours la belle Paule. Si vous vous le rappelez, je vous ai dit autrefois que votre bonheur était ici ; il y est encore ; oh ! madame Paule, ne le repoussez pas ! A Saint-Amand tout le monde dit que vous épouserez monsieur Etienne. On le dit et on le croit. Il n'y a que M. Etienne qui ne veut pas le croire, et quand on lui parle de cela il se fâche tout rouge, tant il craint que les bavardages des gens ne vous contrarient.

Voyons, madame Paule, si M. Etienne vous demandait en mariage, est-ce que vous le repousseriez ?

— Mais je suis pauvre, Mélie, très pauvre, et j'ai deux enfants ! s'écria la comtesse éperdue.

— S'il n'y avait que cet obstacle entre vous et M. Etienne, répliqua gravement Mélie, il serait bientôt brisé. Sans être riche comme l'était M. de Verdraine, M. Etienne a une belle aisance qu'il serait trop heureux de vous faire partager. Qu'est-ce que ça peut lui faire, à lui, que vous soyez pauvre ? Est-ce qu'il a jamais pensé à l'argent ?

Quant à Georges et à Edouard, vous savez comme on les aime chez nous ; ils sont déjà les enfants de la maison. D'ailleurs, madame Paule, il faut que vous pensiez à eux.

M. Etienne, dit souvent : « Ils ne doivent pas être élevés comme des paysans. » Et je sais qu'il a des idées qu'on ne tardera pas à vous faire connaître. Moi, je pense comme M. Etienne, et je dis qu'il va falloir bientôt mettre au lycée votre petit Georges, qui est déjà savant comme un maître d'école.

Enfin, voilà, madame Paule, et si vous vouliez...

— Mélie, je vous en prie, ne parlons plus de cela.

La servante regarda tristement la comtesse en hochant la tête.

— Il est vrai, madame Paule, dit-elle, que si vous épousiez M. Etienne vous vous appelleriez Mme Denizot, et peut-être tenez-vous à garder votre titre de comtesse.

Ces paroles, prononcées simplement, sans aucune intention blessante, pénétrèrent cruellement jusqu'au cœur de Paule.

— Ah ! s'écria-t-elle, en se dressant pâle comme une morte, piût à Dieu que je ne l'eusse jamais porté, ce titre de comtesse !

— Eh bien, répliqua vivement la bossue, oubliez les huit années que vous avez passées loin de Saint-Amand, et faites ce que vous feriez si vous étiez encore mademoiselle Paule Pérard.

— Ah ! Mélie, vous êtes terrible !

— Vous ne pouvez pas m'en vouloir, madame Paule ; que voulez-vous, j'aime mon maître, je vous aime aussi et j'aime vos enfants, et je voudrais vous voir tous heureux !

— Assez, Mélie ! assez, taisez-vous, je ne vous écoute plus.

La pauvre bossue avait de grosses larmes dans les yeux.

Elle prit la main de la comtesse sur laquelle elle mit un baiser en murmurant :

— Pardonnez-moi !

— Oui, oui, je vous pardonne.

Le père Rouget et les enfants rentrèrent.

Avec la permission de leur mère, Mélie emmena Georges et Edouard.

La comtesse n'ayant reçu aucune lettre de Mercédès et n'ayant plus entendu parler d'elle, avait pu penser que la danseuse désirait se faire oublier.

Mais Mercédès n'était pas aussi indifférente que Paule le supposait. Elle avait écrit plusieurs lettres à Etienne, qui lui avait répondu, et elle était tenue ainsi au courant de ce qui se passait à Saint-Amand.

Un matin, deux lettres de la Papillonne arrivèrent à Saint-Amand ; l'une était adressée à Etienne Denizot, l'autre à la comtesse de Verdraine.

A Etienne, Mercédès révélait le secret que Paule s'efforçait à cacher, et elle lui disait que le deuil de Mme de Verdraine touchant à sa fin, il pouvait maintenant, avec assurance, présenter sa demande en mariage.

« J'avais promis à la comtesse, ajoutait-elle, de garder ce secret qu'elle m'a confié ; la situation entre vous étant toujours la même et menaçant de s'éterniser, je crois devoir intervenir afin de brusquer un dénouement qui doit faire le bonheur de deux êtres depuis longtemps unis par le cœur.

« En même temps que vous recevrez cette lettre, la comtesse Paule en recevra une où je l'informe de mon indiscretion, qui ne saurait être considérée comme une trahison impardonnable. »

Etienne faillit devenir fou de joie.

Ainsi, il était aimé !

C'était le ciel qui s'ouvrait pour lui !

Le même jour, dans l'après-midi, il se présenta chez l'ancien sergent.

Le vieillard était assis à sa place habituelle.

Georges étudiait sa leçon d'histoire.

Edouard, à côté de son frère, regardait les images d'un livre.

Paule, rêveuse, travaillait machinalement à un tricot.

A la vue du jeune homme, son visage se couvrit d'une vive rougeur, et elle devint toute tremblante. Cependant elle l'attendait.

—Tiens, c'est Etienne, fit gaiement l'ancien sergent ; c'est gentil à toi de venir nous voir, mon garçon ; ta visite va nous distraire, Paule surtout, qui est toute drôle depuis ce matin.

La jeune femme s'était levée et, gauchement, ne sachant vraiment pas ce qu'elle faisait, elle avançait un siège.

Georges et Edouard se précipitèrent vers Etienne, qui les embrassa.

—Eh bien, mon garçon, reprit le vieillard, à quoi devons-nous le plaisir de ta visite ?

—Père Rouget, j'ai quelque chose à dire à madame la comtesse, et, avec sa permission, je parlerai devant vous.

—Ah ! fit le vieillard.

Et voyant que Paule restait silencieuse :

—Faut-il que je m'en aille ? lui demanda-t-il.

—Non, grand-père, tu peux rester.

—Madame la comtesse, dit Etienne, avez-vous reçu ce matin une lettre de Mlle Mercédès ?

—Oui, répondit-elle d'une voix faible.

—J'ai reçu aussi une lettre de Mlle Mercédès, la voici, voulez-vous la lire ?

—C'est inutile, monsieur Etienne, je sais ce qu'elle contient.

—Paule, Paule, est-il vrai que vous m'aimez ?

—Oui, Etienne, je vous aime ; mais...

—Dites, Paule, dites tout ce que vous pensez ; ah ! expliquez-vous sans contrainte, librement.

L'émotion l'empêcha de parler ; elle se contenta de montrer ses enfants.

—Ils seront mes fils ! s'écria Etienne.

Il vit les yeux de Paule se mouiller de larmes. Il saisit une de ses mains qu'elle ne retira point.

—Paule, dit-il avec un accent de tendresse infinie, je vous ai toujours aimée, et aujourd'hui je vous aime plus encore que je ne vous aimais il y a neuf ans. Il y a neuf ans, Paule, je vous ai demandé si vous vouliez être ma femme, je vous

adresse la même demande et j'ajoute : Paule, voulez-vous que je sois le père de vos enfants ?

Ce fut Georges qui répondit :

—Oui, oui, mon bon ami Etienne, maman le veut.

—Oui, maman veut bien, dit Edouard.

—Paule, vous avez entendu ! s'écria le jeune homme.

La poitrine de la comtesse se soulevait avec violence ; elle était prête à suffoquer. Mais Etienne sentit que la main de Paule serrait la sienne, et au bout d'un instant elle murmura.

—Etienne, soyez le père de mes enfants !

Pierre Rouget s'était rapproché.

—Ah ! ça, voyons, dit-il, qu'est-ce que cela veut dire ? Ai-je bien compris ? Paule, Etienne te demande en mariage et tu acceptes. Mais c'est bien, cela, c'est très bien ! Paule, il y a neuf ans que tu aurais dû faire comme aujourd'hui... Mais ne parlons plus de ce temps-là, laissons le passé, il est mort... Paule, c'est maintenant que tu vas savoir ce que c'est que le bonheur, le bonheur vrai. Ah ! mon enfant, mes enfants !... Mais embrassez-vous donc !

—Paule, le permettez-vous ? demanda timidement Etienne.

Elle laissa tomber sa tête sur l'épaule du jeune homme et éclata en sanglots.

Le mariage se fit un mois plus tard.

L'événement était prévu, il ne surprit personne.

La cérémonie eut lieu sans bruit, sans éclat, en présence des témoins, de la famille et de quelques amis intimes, au nombre desquels se trouvaient Mercédès d'Argélias et les époux Gaspard.

Etienne avait acheté une maison bourgeoise voisine de celle de sa mère et l'avait fait restaurer. Ce fut dans cette nouvelle demeure, qui allait être celle de la jeune Mme Denizot, qu'on servit le repas de noces. Au dessert, Pierre Rouget se leva, tenant son verre à la main.

—Je bois, dit-il, à la santé, à la prospérité, au bonheur de mes enfants, de mes petits-enfants et arrière-petits-enfants !

Tout de même, continua-t-il, la vieille gitana du Trocadéro ne m'a pas menti : elle m'a prédit que je mourrais vieux, satisfait et heureux. Eh bien, maintenant, la mort peut venir me prendre quand elle voudra, je mourrai satisfait et heureux.

Le vieillard vida gaillardement son verre et se rassit.

Etienne se leva à son tour et dit :

—Je remercie le bon papa Rouget du toast qu'il vient de porter ; nous espérons tous que la mort ne se pressera pas de le prendre et qu'il vivra longtemps encore satisfait et heureux. Il nous a parlé de la prédiction qui lui a été faite en Espagne ; moi je vais vous dire ce qui m'a été prédit un jour sur la place de Saint-Amand-les-Vignes.

Tous les regards se portèrent sur Mercédès.

—Monsieur Etienne, fit-elle, je me rappelle ce que je vous ai dit.

Etienne enveloppa Paule de son regard brûlant d'amour, lui sourit et reprit :

Mademoiselle Mercédès, je vous ai demandé si Paule m'aimerait un jour et vous m'avez répondu : « Peut-être. Espérez, car il ne faut jamais désespérer ; inspirez-vous de votre cœur afin de faire fondre la glace du sien ; il faut lui faire comprendre, lui faire sentir comment vous l'aimez. Espérez, un jour elle vous aimera. »

Paule, pour cacher son trouble, embrassait Edouard qu'elle avait pris sur ses genoux.

Quand on se leva de table, Mercédès prit le bras de Paule et dit à Etienne :

—Venez avec nous.

Tous trois entrèrent dans une petite pièce où ils se trouvèrent seuls.

—Monsieur Etienne, dit Mercédès, je n'ai pas à vous dire combien je suis heureuse de votre union, de votre bonheur à tous deux. Vous avez de la fortune et vous avez épousé la veuve du comte de Verdraine, qui est pauvre, et vous avez adopté ses enfants ; mais les fils du comte de Verdraine ne seront pas une charge pour vous ; Georges et Edouard ont chacun une petite fortune.

—Que dites-vous ! s'écrièrent en même temps Paule et Etienne.

—Voici, continua la danseuse, et tirant un papier de son corsage, un titre de rente sur l'Etat de vingt mille francs ; c'est ce que j'ai pu sauver pour les enfants de la fortune de leur père.

—Oh ! *Mercédès* ! prononça Paule d'une voix oppressée.

Et elle se jeta en pleurant au cou de la vengeresse.

Le soir une autre surprise attendait les jeunes époux dans la chambre nuptiale.

Sur un guéridon, une main mystérieuse avait placé un coffret d'argent.

—Qu'est-ce que cela ? demanda Paule à son mari.

—Je ne sais pas, répondit-il, non moins étonné que sa femme. Mais, ma bien-aimée, vous pouvez ouvrir ce coffret.

La petite clef était dans la serrure. Paule la tourna, leva le couvercle et poussa aussitôt une exclamation.

—Des bijoux, des diamants ! fit Etienne.

—Tous, les voilà tous ! murmura Paule.

Le lecteur a deviné.

Les bijoux qui se trouvaient dans le coffret d'argent étaient ceux que la comtesse de Verdraine avait vendus au joaillier de Grenoble pour retirer le billet faux des mains du banquier.

Mercédès les avait rachetés ; ils étaient son cadeau de nocce à Mme Etienne Denizot

#### CONCLUSION

Quatre ans se sont écoulés.

Mme Etienne Denizot est aussi heureuse que la comtesse de Verdraine a été malheureuse.

Paule a mis le comble au bonheur de son mari en donnant le jour à une petite fille, qu'ils ont appelée Isabelle en souvenir de la morte.

La mignonne a deux ans et est jolie comme un ange.

Mélie, la pauvre bossue, dont le dévouement semble grandir avec le bonheur de ceux qu'elle aime, raffole de la petite Isabelle ; elle voudrait toujours l'avoir dans ses bras.

Elle se dispute souvent à ce sujet avec la vieille Marianne, que Paule a fait venir à Saint-Amand et qui est près de son ancienne maîtresse, plutôt une amie qu'une servante.

L'enfant, d'ailleurs, est idolâtrée de toute la famille.

—Elle sera plus belle encore que sa mère, dit Mélie.

—Elle ressemble à l'autre, dit Marianne.

Peu de temps après le mariage de Paule, Pierre Rouget était venu demeurer avec ses petits enfants.

L'année dernière, il s'est éteint doucement, satisfait et heureux, entouré de tous les siens, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Georges et Edouard sont tous deux au lycée de Dijon ; ils comptent parmi les meilleurs élèves et promettent beaucoup pour l'avenir.

Georges a déjà déclaré qu'il voulait être soldat comme le grand-père Rouget. Si c'est réellement une vocation, nous aurons un jour un comte de Verdraine dans le cadre de nos braves officiers de l'armée.

—Moi, dit Edouard, je veux être peintre.

Disons que le jeune garçon a déjà des goûts d'artiste et qu'il dessine d'une façon remarquable.

Flora la Papillonne est toujours danseuse à l'Opéra et continue à briller au premier rang. Elle ne songe nullement à se marier, et l'on se demande si l'amour n'aura pas raison un jour de sa froideur et de son indifférence.

Don Stephano ne se lasse pas de son métier de montreur de bêtes, il ne s'en lassera jamais, il mourra saltimbanqué. Il est actuellement en Hollande avec sa ménagerie.

Miro vit encore ; mais il est vieux, bien vieux ; l'âge n'a pas aigri son caractère, il est toujours le bon chien Miro. Aux jours de vacances, quand Georges et Edouard viennent à Saint-Amand, Miro, dans sa joie de les revoir, semble rajeunir.

Il a une affection toute particulière pour la petite Isabelle ; il est son gardien fidèle et ne la quitte jamais.

FIN

# EUARD & MACDONALD

FABRICANTS DE

## POELES, FOURNAISES

et Ustensiles de Cuisine en Fer en général.

Ouvrages de PLOMBIER, FERBLANTIER et RÉPARAGE DE  
POELES promptement exécutés.

LE POT "JEWELL RANGER"

EN FORME DE CERCLE, EST LE MEILLEUR DU MONDE  
ENTIER.

244—Rue Saint-Jacques—244  
MONTREAL

## CHAPEAUX ET FOURRURES

J. R. BOURDEAU

97, RUE ST-LAURENT

La réputation de la Maison J. R. BOURDEAU est établie depuis  
longtemps.

Cette maison de premier ordre apporte le plus grand soin pour se  
tenir constamment au courant des modes les plus nouvelles et sa  
vaste clientèle ne fait qu'augmenter de jour en jour.

J. R. B. fabrique lui-même et fait une

Spécialité de CHAPEAUX DE SOIE et de FEUTRE de tout genre,

ce qui lui donne l'avantage de vendre au prix du gros.

Les personnes qui désirent avoir des Chapeaux de premier choix  
ne peuvent mieux faire que de s'adresser au

No. 97, RUE SAINT-LAURENT

A L'ENSEIGNE DU BUFFLE

J. R. BOURDEAU—Chapelier et Manchonnier—MONTREAL

## OCCASION LES DERNIERS OCCASION VOLUMES !

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui  
ne peuvent plus être trouvés en librairie.

LE REMORDS D'UN ANGE	-	15c.
AMOUR ET CRIME, 1er vol.	-	15c.
LA HAINE 2e vol	-	15c.
LES ORPHELINES	-	15c.
LE CHOLÉRA	-	5c.
LE TRAITÉ DU CHEVAL	-	5c.
TROIS ANS EN CANADA	-	25c.
PORTRAITS DES PATRIOTES DE 37-38	-	25c.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'enlèvent rapidement.  
S'adresser à

POIRIER, BESSETTE & C<sup>IE</sup>

69, Rue St-Jacques, Montréal

Envoyés franco dans tous les bureaux poste.

# LE COUPE-GORGE !

DANS LE PROCHAIN NUMERO NOUS COMMENCERONS LA PUBLICATION DU "COUPE-GORGE"

GRAND ROMAN INEDIT QUI FERA SENSATION.

Il y a quelques mois nous promettons aux lecteurs de LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS de ne leur donner que des romans d'un rare mérite. Le grand succès qu'ont eu

**L'ANTRE DU CRIME et LE CHEMIN DES LARMES**

est la preuve que ces romans étaient ce qu'il y avait de plus beau et de plus émouvant.

Il nous serait impossible de publier après LE CHEMIN DES LARMES, un roman qui lui soit inférieur. Nous avons

## LE COUPE-GORGE

qui est une histoire émouvante, pleine d'intérêt et d'enseignements.

Combien de femmes abandonnées, combien de mères laborieuses et dévouées on reconnaîtra dans ce douloureux récit !

Dans cette histoire nous verrons bien des angoisses et des chagrins endurés en silence parce que le mariage a enchaîné de malheureuses femmes en leur donnant pour maître un mari cynique cruel et souvent criminel.

L'auteur a écrit ce livre avec beaucoup d'âme et de sentiment ; il sait s'adresser au cœur pour y faire naître des émotions qui, nous n'en doutons pas, seront partagées par les lecteurs de

**LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS.**

**L'EDITION HEBDOMADAIRE DE  
LA PRESSE**

**A UNE PIASTRE — (\$1.00) — PAR ANNEE**  
est, sans contredit,

le Journal le plus populaire de tous les journaux français du Canada,  
tant à cause de la variété de son contenu en général que de

**LA BEAUTE DE SES FEUILLETONS.**

Pour abonnement, adressez

**WURTELE & Cie, Propriétaires,**  
69, Rue St-Jacques, MONTREAL.

**Les MODES FRANÇAISES ILLUSTREES**

J. LESSARD & Cie, Editeurs, boîte de poste 1110, Montréal, P. Q.

Les Modes Françaises Illustrées publient CHAQUE SEMAINE 13 modes nouvelles avec des descriptions complètes des toilettes et confections, ouvrages de lingerie, chemises, jaquettes, etc., etc : ouvrages au crochet, broderie, ouvrages de fantaisie, etc. Un magnifique feuilleton, des causeries sur les modes, l'étiquette, le savoir vivre, l'économie domestique, la cuisine. Des articles sur la manière de tenir une maison, d'ornez le logis et des renseignements sur la manière de meubler les appartements. Les Questions et Réponses offrent aux abonnées une mine précieuse de conseils, de renseignements de toute nature. L'abonnement aux Modes Françaises Illustrées (deuxième année) est de \$2.50 pour un an et \$1.75 pour six mois.

Adressez : J. LESSARD & CIE, boîte de poste 1110, Montréal.

# LA BIBLIOTHEQUE A 5 CENTS

EST PUBLIÉE AUX PRIX SUIVANTS :

**UN AN - - - \$2.50 | SIX MOIS - - \$1.25**

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

**LE NUMERO - - - 5 Cents**

**POIRIER, BESSETTE & Cie, Editeurs-Propriétaires**

**Boite B. P. 138**

**69 rue St-Jacques, Montréal**

## NUMEROS PARUS

- |  |  |                                       |
|--|--|---------------------------------------|
| La Femme au doigt coupé                    | Le Bureau de Poste de St-Martin-les Monts, 1re série | Le Condamné à Mort :                  |
| Les Trois Chercheurs de pistes             | Bon sang ne peut mentir, 2e série                    | 1re partie, Le Mort Ressuscité        |
| La Perle Noire                             | Valérie, 3e série                                    | 2e partie, L'Echafaud.                |
| Toïla                                      | Une Evasion à la Guyane, 1re série                   | Les Ecumeurs de Rivières              |
| L'Abîme                                    | Les Millions du Nabab, 2e série                      | 1re partie, Les Débuts d'un Bossu     |
| Le Banquier des Pirates, 1re série         | L'Arme Révélatrice, 3e série                         | 2e partie, A la Recherche de son Père |
| L'Archipel en feu, 2e série                | Le Comte d'Olligny, 4e série                         | 3e partie, Père et Fils               |
| Tancrède de Rohan                          | Le Parricide, 5e série                               | La Nuit Sanglante :                   |
| Nora                                       | Vingt ans à la Bastille                              | 1re partie, Le Réveillon de M. Demis  |
| Le Petit Vieux des Batignoles              | Néïida   | 2e " L'Inspecteur de Police           |
| L'Epave du Cynthia, 1re série              | Ginevra  | 3e " Le Lit de Mort                   |
| Le Secret de Patrick O'Donoghue, 2e série  | La Chasse à l'Héritage, 1re série                    | L'Assassiné Vivant :                  |
| La Rose Blanche, 1re série                 | Le Bal Masqué, 2e série                              | 1re partie, Le Crime                  |
| Le Dernier des Enfants d'Edouard, 2e sér.  | Les Deux Sœurs, 3e série                             | 2e " Disparu                          |
| L'Incendiaire                              | Le Revenant, 1re série                               | 3e " Le Détective et 1re partie de    |
| Un Duel au Désert                          | Tom Sandons, 2e série                                | Floral                                |
| Le Pêcheur de Perles, 1re série            | L'Œil de Viehmo, 3e série                            | 2e partie, Dans les Mines             |
| Les Frères de la Côte, 2e série            | L'homme à l'oreille cassée, 1re série                | 3e " La Famille Charlot               |
| Les Voleurs de Chevaux, 1re série          | Le colonel Fougas, 2e série                          | L'Antre du Crime :                    |
| La Chasse aux Brigands, 2e série           | Vœu de Haine,  | 1re partie, Les deux bandits          |
| Le Peau Rouge, 3e série                    | 1re série, Le Chat du bord                           | 2e " Un vol sinistre                  |
| Le Crime de Pierrefitte, 1re série         | 2e série, La " Brûle-Gueule "                        | 3e " L'amour c'est le ciel            |
| La Révélation, 2e série                    | 3e série, Philopen le Poulpican                      | 4e " La chasse aux médailles          |
| Colomba, 1re série                         | 4e série, Chouans et Republicains                    | 5e " Le Meurtre                       |
| La Vengeance Corse, 2e série               | 5e série, A coups de fusil                           | 6e " Un Amour Secret                  |
| Le Fou Yégof, 1re série                    | 6e série, L'Enlèvement de Jeanne                     | 7e " Le Fils du Condamné              |
| L'Invasion, 2e série                       | 7e série, Kernoé                                     | 8e " La Fée des Saules                |
| Le combat de Falkenstein, 3e série         | 8e série, A la Baïonnette                            | 9e " La Fiancée de la mort            |
| Les Chevaliers de l'As de Pique, 1re série | 9e série, Le secret de Philopen                      | 10e " Une Nouvelle à sensation        |
| La Fille de Margared, 2e série             | 10e série, Crochetout                                | 11e " Le Châtiment                    |
| L'Héritage Fatal, 1re série                | Le dernier des Trémolin                              | Le Chemin des Larmes :                |
| Le Jettatore, 2e série                     | Le mangeur de Poudre                                 | 1re partie, Un Amour déçu             |
| Le Diamant Caché, 1re série                | L'assassinat de Versailles                           | 2e " La demande en Mariage            |
| Camille, 2e série                          | Le crime de la rue Saint-Laurent :                   | 3e " Le Drame Conjugal                |
| Le Testament du Commandeur, 3e série       | 1re partie, Le Meurtre                               | 4e " La Misérable                     |
| Une Famille Corse                          | 2e partie, La chasse à l'homme                       | 5e " La Vengeresse                    |
| La mort de Pierre Duverney, 1re série      | 3e partie, L'Expiation                               | 6e " Les Malheurs de la Comtesse      |
| La Folle, 2e série                         | La Mort d'un Forçat :                                | 7e " Les Enfants Perdus               |
| Le Sacrifice de Germaine, 3e série         | 1re partie, L'Evasion du Baigne                      | 8e " La Femme Martyre                 |
| La Vengeance, 4e série                     | 2e partie, Forçats et Gendarmes                      | 9e " L'enlèvement de la Comtesse      |
| La Justice de Dieu, 5e série               | 3e partie, La Mort de Rouget                         | 10e " Un heureux dénouement           |
| L'Honnête Criminel                         |  |                                       |

# AVIS

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS a transporté son Bureau au  
N° 69, RUE ST-JACQUES, MONTREAL.